

Chapitre 6 Circulations touristiques et domestiques en Asie du sud

Table des matières

I.	Un développement touristique en pleine croissance mais inégal	5
A.	Le développement du tourisme international et domestique	5
1.	Un foyer secondaire du tourisme mondial.....	5
2.	La forte croissance du tourisme domestique.....	6
3.	La rencontre entre touristes domestiques et internationaux.....	7
B.	La mise en place d'un système touristique	8
1.	Des politiques publiques pour développer le tourisme	9
2.	Le développement des infrastructures touristiques	13
C.	Un patrimoine naturel et culturel majeur	14
1.	La patrimonialisation, essentielle pour préserver le patrimoine naturel	14
2.	Le patrimoine culturel, au cœur des dynamiques touristiques entre préservation et destruction	16
II.	pratiques spatiales et dynamiques territoriales	17
A.	Des mobilités touristiques et récréatives.....	17
1.	Tourisme culturel et identitaire.....	17
2.	Les pèlerinages : des territoires circulatoires.	18
B.	Tourisme balnéaire : des représentations et des pratiques différentes	23
1.	Le tourisme balnéaire domestique	23
2.	Le tourisme balnéaire exclusif	23
3.	La cohabitation.....	24
C.	Ecotourisme/ tourisme vert / tourisme durable	25
1.	L'exemple bhoutanais.....	26
2.	Le tourisme durable au Kérala	27
III.	Dépasser les difficultés : le tourisme, entre développement et tensions	28
1.	Une mise en tourisme de lieux conflictuels ou de catastrophes	28
2.	Les défis à relever	30
3.	Le réchauffement climatique et ses conséquences.....	33

Bibliographie

Anthony Goreau-Ponceaud, « Le tourisme aux Suds : vers une double émergence ? », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 274 | 2016, 291-314.

Brunel, S. (2021). Le tourisme, un atout menacé pour les pays en développement. *Cahiers français*, 423(5), 84-96. <https://doi.org/10.3917/cafr.423.0084>.

Anthony Goreau-Ponceaud, “Surf et mise en tourisme à Serenity (Inde du Sud) : vers une déferlante de frictions ?”, *Téoros* [Online], 43-2 | 2024, Online since 31 December 2024, connection on 29 November 2025. URL: <http://journals.openedition.org/teoros/12372>

David Goeury. La frontière indo-pakistanaise mise en tourisme dans un rituel nationaliste : Wagah Border. Raymond Woessner. *Frontières, Atlande*, pp.436-448, 2020, Clef Concours, 9782350306698. (hal-02983555)

Evelyne COMBEAU-MARI, « Le Bhoutan, une stratégie touristique élaborée de « conservation », culture et environnement », *Téoros* [En ligne], 34, 1-2 | 2015, mis en ligne le 15 mars 2016, consulté le 18 septembre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/teoros/2739>

Lucie Dejouhanet. Le tourisme dans les montagnes du centre du Kérala (Inde du Sud) : à la croisée des regards posés sur les populations forestières. *Revue de Géographie Alpine / Journal of Alpine Research*, 2017, 105-3. hal-01941654

Trouillet, P.-Y. (2016). Les temples hindous et le développement local en Inde du Sud. L'exemple du Tamil Nadu. *L'Information géographique*, . 80(1), 76-104. <https://doi.org/10.3917/lig.801.0076>.

Yergeau, M.-È. (2015). Conservation, écotourisme et bien-être : leçons népalaises. *Revue d'économie du développement*, . 23(1), 129-165. <https://doi.org/10.3917/edd.291.0129>.

Pierre Dérizoz, Pranil Upadhayaya, Philippe Bachimon et Maud Loireau, « Développement d'un tourisme domestique en montagne à proximité des grandes villes du Népal : versant sud de l'Annapurna et Helambu », *Via* [En ligne], 17 | 2020, mis en ligne le 20 octobre 2020, consulté le 24 novembre 2025. URL : <http://journals.openedition.org/viatourism/5552> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/viatourism.5552>

Benabou, S. (2007). Les dimensions socio-culturelles de la mise en écotourisme. Le cas de la réserve de biosphère Nanda Devi (Himalaya indien) *Cahiers d'anthropologie sociale*, 3(1), 109-121. <https://doi.org/10.3917/cas.003.0109>.

Virginie Cazes-Duvat et Alexandre Magnan, « Les îles-hôtels, terrain d'application privilégié des préceptes du développement durable : l'exemple des Seychelles et des Maldives (Océan Indien) », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 225 | 2004, 75-100.

Virginie Chasles and Marion Girer, “Tourisme médical et santé reproductive : l'exemple de la gestation pour autrui en inde”, *Revue francophone sur la santé et les territoires* [Online], Tourism, Mobility and Health, Online since 25 October 2016, connection on 28 November 2025. URL: <http://journals.openedition.org/rfst/514>; DOI: <https://doi.org/10.4000/rfst.514>

Alvares, C., Traduction de l'anglais Jeminet, I. (2018). La consommation touristique du « paradis » de Goa en Inde. Dans B. Dutermie La domination touristique (p. 95-102). Éditions Syllepse. <https://doi.org/10.3917/syll.cetri.2018.03.0095>.

https://www.lemonde.fr/international/article/2025/01/13/en-inde-lancement-du-pelerinage-hindou-geant-de-kumbh-mela_6495440_3210.html

https://www.lemonde.fr/international/article/2025/11/04/aux-confins-du-pakistan-la-minorite-kalash-lutte-pour-sa-survie_6651549_3210.html

https://www.lemonde.fr/economie/article/2025/02/04/les-touristes-etrangers-boudent-l-inde-trop-chere-et-trop-polluee_6531421_3234.html

<https://books.openedition.org/pul/23371?lang=fr> Shandigarh

https://www.lemonde.fr/international/article/2019/05/31/apres-les-attentats-le-sri-lanka-face-a-l-effondrement-du-tourisme_5469838_3210.html

<https://www.arte.tv/fr/videos/128582-000-A/au-kerala-la-revanche-de-l-ayurveda/>

Introduction

Le Gilgit Balistan est devenu depuis 2005 une destination prisée des guides touristiques et de certains tours opérateurs comme Clio. Exotisme, découverte de la montagne himalayenne, les touristes sont de plus en plus nombreux malgré les conditions rudes du voyage et les précautions à prendre. Le Gilgit est aussi le lieu de prédilection pour les Pakistanais souhaitant de la fraîcheur. Il réunit ainsi plus 900 000 étrangers par an et des touristes domestiques.

Plus largement, la fréquentation touristique se développe en Asie du Sud depuis les années 2000, liée à la mondialisation des échanges et à l'émergence économique et au développement des populations sud-asiatiques.

Le tourisme se définit comme un système d'acteurs, de lieux et de pratiques permettant aux individus la recréation par le déplacement et l'habiter temporaire hors des lieux du quotidien selon Knafou et Stock. La définition du tourisme, selon les normes internationales retenues par la commission statistique de l'ONU, englobe tout voyage hors du domicile habituel pour au moins une nuit et au plus un an, et pour tout motif : affaires, vacances, santé, etc. Le tourisme se distingue des loisirs par sa temporalité, celle des loisirs prenant place dans le quotidien, par exemple à l'échelle d'une journée ou d'une soirée, sans nuitée hors du domicile. On parle d'excursionnisme pour une sortie à la journée.

Le tourisme constitue l'un des premiers facteurs de développement. Incarnant ce que le géographe Rémy Knafou qualifie de « mondialisation pacifique », ce secteur clé de l'économie représente 7 % des exportations mondiales de biens et de services ainsi que 10 % de l'emploi et du PIB mondiaux. **Les touristes nationaux, infiniment plus nombreux que les touristes internationaux, reflètent à la fois l'enrichissement et l'urbanisation des pays du Sud.** Hier encore, des populations paysannes pauvres passaient toute leur vie au même endroit et dégageaient très peu de revenus, ce qui les empêchait de se livrer à la mobilité choisie. Elles ont été remplacées aujourd'hui par des populations urbanisées, connectées, mobiles puisque l'équipement en véhicules motorisés accompagne le développement, et curieuses de découvrir les beautés de leur pays, pour le week-end ou les vacances.

L'accès au tourisme de ces sociétés dites « émergentes » ou « en développement » constitue un indicateur de la « troisième révolution touristique » (équipe MIT, 2011), **celle du tourisme de masse mondialisé**. Le tourisme serait ainsi devenu en quelques décennies une « signature de la mondialité » selon Lussault. Au sein de cette troisième révolution touristique, la circulation des pratiques et des modèles de lieux touristiques s'accompagne de leur réinterprétation et de leur hybridation avec les pratiques autochtones, selon les contextes locaux et les référents culturels propres à chaque société donnant lieu pour certains auteurs à un modèle d'interprétation : **celui de la « transition touristique »** (Cabasset *et al.*, 2010 ; Clergeau, 2016).

L'accès progressif au tourisme de ces populations est également à lire comme le reflet de l'ensemble des transformations sociales, spatiales et mentales que connaissent ces pays, notamment l'urbanisation, l'éducation, l'individualisation et l'individuation. Ces quatre processus, en lien avec l'augmentation des revenus et le développement économique, permettent l'affirmation de choix nouveaux et donc la progression du nombre de touristes domestiques.

Dans ces pays émergents, ouvertures économiques forcées et réformes de l'État rendent plus légitimes et banales les idées de loisirs et de plaisir à une classe moyenne hétéroclite qui aspire à produire ses propres valeurs récréatives et ses propres couples lieux-pratiques. Dans tous ces pays, le tourisme concerne aujourd'hui une diversité croissante de lieux : les bords de mer, les franges montagneuses, certaines campagnes et les principales villes du pays, où il s'imbrique de plus en plus avec des logiques de patrimonialisation.

L'OCDE (2006) retient l'hypothèse que dans un contexte de mondialisation, le secteur du tourisme peut prétendre devenir un levier essentiel à la compétitivité internationale d'un pays, quel que soit son niveau de développement » (2012 : 7). C'est ainsi que les PMA connaissent une progression du tourisme supérieure à la moyenne mondiale. Pour l'OMT – en application directe de la théorie du ruissellement (ou *trickle down*)– le secteur touristique peut, pour un certain nombre de ces pays, contribuer de façon sensible à la lutte contre la pauvreté. De plus, le tourisme est la principale source de recettes en devises dans l'ensemble des PMA, et a été défini par la moitié des PMA comme un instrument prioritaire pour faire reculer la pauvreté.

Mais la massification du tourisme engendrent des externalités négatives : pollution, déchets mais aussi une moyennisation selon Sylvie Brunel. La surfréquentation doublée du réchauffement climatique nécessitent de repenser les aménagements des espaces touristiques et les mobilités associées.

Il s'agit bien ici de comprendre les pratiques spatiales et donc les mobilités touristiques et la façon dont elles créent de l'espace et le modifient.

Dans quelle mesure les mobilités touristiques et les pratiques spatiales associées sont-elles révélatrices de l'émergence économique des Etats sud-asiatiques et de leurs inégalités ?

I. UN DEVELOPPEMENT TOURISTIQUE EN PLEINE CROISSANCE MAIS INEGAL

A. Le développement du tourisme international et domestique

1. Un foyer secondaire du tourisme mondial

- Une fréquentation touristique internationale en croissance depuis les années 2000 en Asie du Sud

Cf tableau ppt

- **Les pratiques touristiques présentes lors du Raj britannique**

Le Cachemire, déjà lieu de la villégiature des princes moghols, a attiré les colons britanniques au XIX^{ème} siècle, en particulier la région de Srinagar avec le lac Dhal où se croisaient des bateaux hôtels. Les premiers voyageurs anglais s'appuient alors sur la royauté indienne et font la promotion des capitales royales dès 1870. Les Hill Stations britanniques au XIX^{ème} se développent dans l'Himalaya et les Ghâts occidentaux.

Caractérisant, tout au long du xix^e siècle, les séjours des élites indienne et britannique se déplaçant dans le pays ou à travers le monde, le tourisme étranger a connu à partir des années 1960 une expansion graduelle qui va de pair avec la lente ouverture du sous-continent aux flux mondiaux. À l'origine de la fascination historique qu'exerce l'Inde auprès des voyageurs étrangers, le mouvement orientaliste a longtemps associé le monde indien à un ensemble de représentations liées à la vie religieuse ou à l'image des princes, dans l'engouement exotique pour un Orient imaginé et construit par l'Europe dès le xvi^e siècle, et largement relayé par les témoignages d'aventuriers ou, plus récemment, par ceux d'écrivains (G. Orwell, A. Huxley, P. P. Pasolini, H. Michaux).

- **Le réel développement touristique , 3^{ème} phase mondiale à partir de 1970**

Les hippies et les routards souhaitant fuir la société de consommation occidentale empruntent les routes de l'Inde et du Pakistan pour rejoindre le Népal et en particulier Katmandou mais aussi vers Goa, lieu emblématique hippie.

La richesse naturelle et culturelle de l'Asie du Sud, la mondialisation des échanges, le développement des vols charters et l'ouverture des Etats sud-asiatiques ont favorisé le développement touristique à partir des années 2000.

- **Une nouvelle forme de tourisme international : Pole mondial tourisme médical Inde**

En quelques années, l'Inde est devenue une destination médicale incontournable pour de nombreux étrangers. Mais, contrairement aux idées reçues, plus de 80 % d'entre eux viennent de pays pauvres. D'Afrique, du Bangladesh, du Sri Lanka, mais aussi d'Irak et d'Afghanistan, des pays dont les infrastructures ont été ravagées par la guerre. Pour ces pays démunis de tout, l'Inde comble un vrai manque. S'ajoutent ensuite les patients originaires des pays développés (Etats- Unis, Royaume-Uni). Parmi ces derniers, les Indiens de la diaspora sont nombreux.

Pour l'heure, les Occidentaux ne représentent qu'un faible pourcentage du total, moins de 15 %, attirés par des équipes de qualité et des prix défiant toute concurrence. Selon les classements, elle est, de toutes les destinations médicales, celle qui offre les plus grandes différences de prix, de 65 à 90 % pour un patient américain et européen. À tel point que la clientèle étrangère représente aujourd'hui 20 % de l'activité des grands hôpitaux privés du pays.

Apollo, Fortis, Medanta, Artemis figurent parmi les principaux acteurs du secteur. Inexistantes il y a une dizaine d'années, ces énormes chaînes, dotées d'infrastructures modernes et de spécialistes de renom, se livrent une concurrence acharnée pour capter cette clientèle étrangère.

Si ce tourisme médical est principalement urbain vers les grandes villes comme Chennai, Delhi, Mumbai ou bien encore Bangalore, il existe aussi un tourisme pour la médecine dite traditionnelle.

Dans le sud de l'Inde, **l'État du Kerala** est enveloppé par une médecine où l'eau, l'air et la végétation s'unissent pour offrir équilibre et bien-être. Elle porte le nom **d'ayurveda**. Cette médecine traditionnelle, ancrée dans la culture hindoue depuis des millénaires, vise à maintenir l'équilibre entre le corps et l'esprit, entre l'homme et son environnement. Aujourd'hui, l'ayurveda du Kerala attire des patients du monde entier en quête d'une médecine douce empreinte de sérénité. <https://www.arte.tv/fr/videos/128582-000-A/au-kerala-la-revanche-de-l-ayurveda/>

2. La forte croissance du tourisme domestique

⇒ **Dans chaque Etat, on assiste à une croissance du tourisme domestique.**

En Inde, au Bangladesh et au Pakistan, le tourisme domestique est bien plus important que le tourisme international.

En Inde où le tourisme intérieur est le principal moteur de la croissance du secteur : les devises dépensées par les voyageurs étrangers ne représentaient, en 2016, que 12 % des recettes touristiques l'Union indienne enregistrait 1,6 milliard de déplacements relevant de touristes domestiques, l'Etat du Tamil Nadu apparaissant en tête du classement.

Pour **Anthony Goreau-Ponceaud**, ces pratiques domestiques mettent en évidence les vertus émancipatrices d'un accès plus aisé des pratiques touristiques à un plus grand nombre. Le prix, tout comme la multiplication des circuits touristiques ciblant cette clientèle indienne, facilitent désormais le flux des touristes indiens issus des couches moyennes. Dans cette perspective, le tourisme ne peut plus être considéré ni comme une pratique exclusivement occidentale, ni comme une pratique réservée aux plus aisés. **De plus en plus d'Indiens sont ainsi de plus en plus mobiles et cette mobilité géographique permet, même partiellement, d'observer ce que Stock (2007) nomme le « recreational turn »**, c'est-à-dire une généralisation et une diversification des pratiques, des lieux et des temps de récréation dans les sociétés contemporaines.

⇒ **Le tourisme domestique est varié**

Mobilités paysannes, visites familiales, pèlerinage et ou tourisme d'affaire.

Le tourisme intérieur est souvent ainsi le reflet des inégalités. **La majorité des touristes domestiques est constituée de citadins** : le développement dans les années 2000 (en lien avec les politiques de dérégulation) des compagnies aériennes (notamment asiatiques) *low cost* illustre l'ampleur des mobilités touristiques internes et engendre un effet cumulatif d'urbanisation-métropolisation.

Ce tourisme domestique s'effectue sur de courts séjours voire s'apparente à de l'excursionnisme. Ainsi se développent des parcs à thèmes qui attirent à la fois pour les courts séjours ou à la journée pour des loisirs.

Le cas de Dakshinachitra (ou « image du Sud » dans une traduction littérale), situé à 25 km au sud de Chennai (ancienne Madras) sur la East Coast Road, est à ce titre édifiant. Sur une surface de 4 hectares, rassemblant dix-huit

maisons, **le parc a vocation à montrer les traditions (édifiées en patrimoine), l'artisanat et le folklore des quatre États du Sud de l'Inde.** D'une certaine manière, ce parc à thème informe la société indienne sur les transformations à l'œuvre dans la société : **aller au sein de ce parc revient à prendre la mesure des changements en cours et à s'intégrer à la société moderne en portant sur la société ancienne encore majoritairement rurale** (à plus de 68 % lors du recensement de 2011) **un regard distancié.** Il en est de même des corps de ferme récemment transformés en gîtes ruraux en périphérie de Chennai ou dans la chaîne des Ghâts occidentaux (dans les Nilgiris plus précisément). Selon Lévy et Louiset, **c'est donc une géographie des espaces relationnels que se dessine, prenant soin d'analyser de quelles manières ces pratiques récréatives participent à la fabrique de la ville et à un surplus d'urbanité, qualité qui a longtemps été refusée aux villes indiennes.**

⇒ **L'émergence du tourisme de diaspora**, ou « tourisme ethnique » ou encore « tourisme des racines » ont enrichi depuis quelques années la nomenclature des pratiques circulatoires.

La diaspora indienne est officiellement constituée de deux groupes qui correspondent de façon schématique à des cadres migratoires distincts, et se résument à deux sigles plaçant jusqu'à aujourd'hui la relation Inde-diaspora sous le signe de l'économie : **les Non Residents Indians (NRI) et les People of Indian Origin (PIO).**

La catégorie fiscale des **NRI recouvre des citoyens indiens possédant un passeport indien et résidant à l'étranger** pendant une période indéterminée, ce qui correspond en pratique à la plupart des émigrants récents partis au Moyen-Orient, en Amérique du Nord, en Europe ou en Australie.

La catégorie PIO, quant à elle, désigne les ressortissants étrangers ayant déjà possédé un passeport indien ou dont les ascendants (jusqu'à la quatrième génération) sont nés ou ont résidé de manière permanente sur le territoire de l'Inde indépendante (hors Pakistan et Bangladesh), mais qui ont renoncé à leur nationalité en adoptant celle de leur pays d'installation.

Cette reconnaissance progressive de la diaspora va de pair avec la mise en place – par l'État central et les États fédérés – d'initiatives pour capter les flux de ces Indiens d'outre-mer. Cela a commencé avec la campagne « Incredible India » et s'est poursuivie, par exemple, dans le cas de l'État de l'Uttar Pradesh, par la mise en place du programme « Discover your roots scheme » dont le but est d'aider les personnes d'ascendance indienne à retrouver leur lieu de naissance. Cet État, le plus peuplé de l'Inde, a connu au cours des xix^e et xx^e siècles une émigration massive de travailleurs engagés vers les colonies britanniques. Cette initiative a donc été développée dans l'hypothèse qu'elle pourrait intensifier les flux touristiques et renouveler une offre déjà diversifiée (cet État concentrait en 2016, selon les chiffres du ministère du Tourisme, 11 % des flux de touristes étrangers et 22,2 % des flux de touristes nationaux. Dans le même ordre d'idée, depuis 2004, le gouvernement indien veut susciter le retour des PIO par la mise en place d'un projet, « Know India », ouvert aux individus âgés entre dix-huit et trente ans qui permet entre autres de voyager en Inde pendant trois semaines (la prise en charge des frais est assurée par le ministère des Affaires étrangères).

3. La rencontre entre touristes domestiques et internationaux

⇒ **Le tourisme en Inde est marqué par la dissociation entre les lieux qui sont fréquentés à la fois par les étrangers et les nationaux et ceux qui sont fréquentés uniquement par le tourisme domestique ou par les étrangers**

Les lieux exclusifs fréquentés par des étrangers comme les stations balnéaires, les plages exemple de GOA, du littoral du Kérala, avec des complexes fermés, enclavés avec des accès privilégiés à la plage mais aussi les grands itinéraires de trekking

Les lieux exclusifs du tourisme domestique : les Hill stations pendant la mousson et certains lieux de pèlerinage

Les lieux mixtes : villes/ sites patrimoniaux, sites religieux avec des circuits organisés comme par exemple celui de la vallée du Gange, le Taj Mahal à Agra, Bénarès

⇒ **Pratiques de découvertes héritées de l'occident mais réinventées**

Les différences se perçoivent dans la façon de s'approprier un site et la temporalité : les pratiques sont collectives pour les Indiens, les Pakistanais alors qu'elles sont plus individuelles pour les Occidentaux. Les séjours sont courts pour les Indiens de la classe moyenne et les séjours plus longs pour les étrangers.

⇒ **Mise en scène de lieux touristiques**

Exemple de Pondichéry, un hyper-lieu en devenir

C'est ainsi que Puducherry tend à devenir un « *hyper-lieu* » (Lussault, 2017), une signature de la mondialité où se côtoient touristes occidentaux et Indiens. **Cette coprésence semble renforcée dans la mesure où de nombreux acteurs du tourisme semblent jouer de l'exotisme dans un but lucratif, en développant des produits conformes aux imaginaires coloniaux, dans le mobilier, la scénographie mobilisée, les ambiances recrées, la distinction mise en scène entre ancienne ville coloniale, dite « blanche », et ville tamoule (anciennement appelée ville « noire »), la création d'archétypes patrimoniaux etc.**

B. La mise en place d'un système touristique

Le système touristique met en relation des entreprises proposant différents services (de l'agence de voyage aux restaurateurs et hôteliers, en passant par les transporteurs et les tours opérateurs), des marchés plus ou moins segmentés, des normes et des valeurs (pour certains, le tourisme est positif, pour d'autres, il est négatif), des lois (sur les mobilités, les congés payés, la fiscalité etc.), des touristes (qui se distinguent par leur pratiques), et des lieux touristiques de qualités différentes et pouvant être de différents types (station touristique, site touristique, lieu de villégiature, ville touristifiée, métropole touristique, etc.). Le système du tourisme met aussi en jeu des relations non-marchandes (prêter ou échanger un logement, regarder un paysage, etc.), d'autres institutions sociales (la famille comme lieu d'apprentissage des pratiques touristiques, le mariage et son voyage de nocces, ou encore, historiquement, le tour d'Europe comme parcours initiatique de la jeunesse bourgeoise, qui est à l'origine du mot tourisme), de l'imaginaire et des images (véhiculées par les catalogues, la télévision, les photos et les diapositives des autres touristes, internet, etc.), et des discours (les guides, les scientifiques, les émissions radiophoniques ou télévisées etc.).

1. Des politiques publiques pour développer le tourisme

Politiques touristiques différents en fonction des Etats pour développer le tourisme internationale et ou le tourisme domestique

⇒ Inde :

Avant même l'Indépendance, des bureaux de tourisme sont créés à Bombay, Delhi, Calcutta et Madras.

Après 1947 est mise en place une antenne spéciale du ministère des Transports chargée de mesurer la fréquentation touristique sur l'ensemble du pays et, en 1952, la première représentation touristique indienne outremer est créée à New York.

L'Union adopte dès lors une politique de développement planifiée du tourisme : le **premier Plan quinquennal pour le tourisme** sera mis en œuvre à l'échelle des États par les *State Tourism Development Corporations*.

En 1970, le département du Tourisme est détaché du ministère de l'Aviation civile. Cette mesure succède à la création, dès 1964, de trois structures visant à fournir une offre publique de qualité (non sans bureaucratie) destinée aux étrangers : **Indian Tourism Hotel Corporation ; Indian Tourism Corporation Ltd ; Indian Tourism Transportation Undertaking Ltd.**

En 1982 la politique touristique repose d'une part sur dvt d'une offre d'hébergement en identifiant 71 circuits touristiques reliant 441 lieux touristiques et d'autres part sur la création de villages touristiques.

A partir des années 90, l'ouverture vers les capitaux étrangers et le dvt de du transport aérien permet une augmentation de la fréquentation. La cible du million de touristes est atteinte en 1990.

En 2002 date de lancement de la première campagne *Incredible India* dont l'objectif était de développer une véritable stratégie de marque pour conforter la destination Inde.

Depuis 2022 Selon des observateurs, l'Inde n'investit pas dans le tourisme international. Le budget alloué à sa promotion est passé de 11 millions à 3,6 millions d'euros entre 2023 et 2024, soit une réduction de 67 %.

New Delhi semble vouloir miser sur le tourisme domestique, dont le budget promotion a doublé, entre 2023 et 2024, pour atteindre près de 20 millions d'euros. Le gouvernement du premier ministre, **Narendra Modi, fait la part belle au tourisme religieux et tente de développer les lieux de pèlerinage hindou** : le temple de Kashi Vishwanath, à Varanasi, le controversé temple de Ram, à Ayodhya, construit en lieu et place d'une mosquée, ou encore la Kumbh Mela, ce pèlerinage qui se déroule jusqu'au 26 février et pour lequel les organisateurs prévoient 400 millions de visiteurs. Cette promotion se fait largement au détriment des joyaux de l'héritage musulman du pays. Et au détriment du tourisme international.

A Puducherry

La croissance continue du tourisme domestique à Puducherry est due à un effort concerté du gouvernement et des opérateurs touristiques privés. Ainsi, des campagnes de marketing touristique soutenues menées par le

gouvernement ont ciblé les visiteurs haut de gamme des grands centres urbains de la région, tels que Chennai (capitale de l'État voisin du Tamil Nadu, autrefois connu sous le nom de Madras) et Bengaluru (la capitale du Karnataka, anciennement Bangalore). **Puducherry se singularise en Inde parmi les destinations de week-end et pour les loisirs** (le fait que les taxes sur le vente d'alcool y soient moins élevées, joue également un rôle important).

Néanmoins, la stratégie du département du tourisme vise désormais à faire de Puducherry une destination de long séjour.

=>nombreux projets de réhabilitation du patrimoine et de nouvelles constructions sont en cours de réalisation. Des circuits basés sur cet ancien établissement français en Inde se développent à destination des classes moyennes urbaines de Chennai, Hyderabad et Bengaluru (ces deux dernières métropoles étant desservies par l'aéroport de Puducherry).

Les touristes qui se rendent à Puducherry sont majoritairement issus de la nouvelle bourgeoisie urbaine et employés du secteur croissant des TIC (technologies de l'information et de la communication). Ils viennent principalement de Bengaluru, Chennai et Pune.

Le paysage de Puducherry se transforme pour satisfaire cette nouvelle activité économique. Dans l'épicentre des sociabilités festives et récréatives de la « White Town » (partie sud-est de la ville en cours de patrimonialisation), les petits commerces ont disparu tout comme les vendeurs ambulants, rejetés au-delà de ce périmètre, laissant place à des investisseurs financiers venant de Mumbai ou appartenant à la diaspora franco-pondichérienne. Dans ce périmètre, Il ne s'agit pas seulement de manger ou de boire, mais surtout **de mettre en scène ces actions** car ce sont elles qui permettent de compter dans la société indienne, **d'être visible. La consommation est, en somme, un acte de reconnaissance et cet acte est très codifié.**

Comme souvent dans la rue Suffren, les touristes indiens sont nombreux à flâner et surtout à se prendre en photo devant la façade du « café des arts », où tout rappelle le vieux continent. Il est vrai que dorénavant Puducherry fournit en abondance tout ce qui pourrait paraître comme rattaché à la France, à sa culture (noms de rue écrits en français, boulangerie, crêperie bretonne, drapeau tricolore, institutions). Cette devanture est l'une des plus photographiée de Pondichéry et donne à voir des transactions verbales et des contorsions multiples quant à l'emplacement idoine pour le selfie parfait qui sera ensuite posté sur les réseaux sociaux.

On parle de cartepostallisation

⇒ Népal diapo

Au Népal, le tourisme se développe à partir de 1962. Jusqu'en 1950, seul le versant tibétain de la chaîne himalayenne, qui le borde au nord, est exploré par de rares voyageurs et alpinistes étrangers, ainsi que par les expéditions coloniales britanniques opérant à partir de Darjeeling, station de villégiature et cantonnement militaire de l'Empire britannique des Indes. La découverte du véritable point culminant de la planète, l'Everest, à la fin du XIXe siècle, fait entrer l'Himalaya dans l'imaginaire occidental, et le désigne comme **le « haut lieu »** par excellence : d'abord distingué, puis nommé, le regard précède l'exploration, puis les tentatives de conquête du « troisième pôle » dans les années 1920-1930.

Cette ouverture opère un déplacement majeur à l'échelle des régions himalayennes en faisant de la capitale du Népal, Katmandou, la base avancée de l'exploration de la chaîne et de la mise en tourisme du territoire népalais. Lieu princeps et belvédère remarquable d'où l'on a un vaste panorama sur près de 14 sommets de plus de 8 000 mètres, **la ville prend la place de Darjeeling et devient le lieu de rassemblement des alpinistes**, voire de l'aristocratie européenne, invitée par le roi à chasser le tigre dans la réserve de Chitwan (plaine du Terai).

La conquête de l'Annapurna en 1950 et de l'Everest en 1953 favorise l'apparition d'une pratique entièrement nouvelle, le trekking ou randonnée itinérante en haute montagne.

Au cours des années 1960-1970, les premiers touristes, encadrés par des guides de haute montagne et des équipes de sherpas, commencent à visiter les camps de base des premières expéditions, qui demeurent aujourd'hui les points d'apogée des premiers itinéraires de trekking (fig. 3.1). **Dans cette phase pionnière de la mise en tourisme, la jonction des premières initiatives étrangères avec les sociétés montagnardes locales favorise l'éclosion de modestes structures d'hébergement le long des sentiers, dans des lieux-étapes où les randonneurs ne font que passer.** La fréquentation des montagnes du pays est cependant soumise à l'autorisation du roi, qui n'ouvre que très graduellement le territoire aux touristes étrangers par le biais de permis de trekking payants, et qui continue d'interdire l'accès à certaines zones frontalières.

En fait, **l'ouverture au tourisme ne s'opère véritablement qu'à partir des années 1970, lorsque le Népal devient une étape de quelques jours sur des circuits organisés en autocar dans la vallée du Gange par les voyageurs étrangers et leurs sous-traitants indiens** (fig. 3.2).

L'intégration de Katmandou dans cet itinéraire touristique, qui articule la visite des principaux sites et monuments de sa vallée et la pratique de safaris-photos dans la réserve animalière de Chitwan, favorise l'insertion du Népal dans le système touristique international.

Dans le même temps, une autre catégorie de voyageurs, à la présence éphémère mais néanmoins marquante pour l'image internationale du pays, fait son apparition : celle des hippies et des routards. Le Népal est pour eux une étape de long séjour sur la grande boucle de la « route des Indes ». A la manière des Britanniques du XIX^e siècle qui villégiaturaient dans les stations d'altitude de l'Himalaya, ils font des rives du lac de Pokhara, qui offre une vue rapprochée sur l'Annapurna, leur lieu privilégié de séjour jusqu'à leur expulsion par le gouvernement népalais à la fin des années 1970. : **Freak Street était le point d'arrivée de la « route de Katmandou » des hippies des années 1960 et 1970.** L'attraction principale de Jhochhen Tole (dans le quartier de Basantapur) était alors l'abondance des boutiques de drogues dures, ainsi que de haschich, disponibles en vente libre dans la ville.

https://www.courrierinternational.com/article/voyage-a-la-decouverte-de-la-mythique-vallee-de-katmandou_226275

À partir de l'agrandissement de l'aéroport international, l'ouverture de nouvelles lignes aériennes et l'essor du trekking à partir des années 1970-1980 permettent tout d'abord au Népal de s'affranchir de sa dépendance envers les circuits organisés à partir du Nord de l'Inde, en devenant une destination autonome. L'itinéraire touristique de la vallée du Gange reste fonctionnel, mais il n'est plus un passage obligé pour visiter le pays.

Ensuite, l'ouverture contrôlée de la frontière tibétaine par le gouvernement chinois, à partir des années 1980, fait de Katmandou la voie d'accès terrestre et aérienne la plus commode vers Lhassa, destination nouvelle pour les agences de voyage de la capitale népalaise, qui proposent désormais des circuits à prix avantageux au Tibet (fig. 3.3).

Enfin, Katmandou s'affirme comme le centre qu'impulse et organise l'ensemble du tourisme himalayen, dans la mesure où la ville polarise un territoire faiblement urbanisé et encore mal desservi par la route (fig. 1 et fig. 2). Avec 400 000 visiteurs, 88 % de l'offre d'hébergement du pays et près de 600 agences de trekking et de voyage, la capitale du Népal joue à la fois un rôle de porte d'entrée aérienne du pays et de redistribution des flux touristiques en direction des trois massifs les plus fréquentés (Annapurna, Everest, Langtang), ainsi que des régions les plus éloignées du Népal (Kanchenjunga, Dolpo, lac Rara), accessibles uniquement par avion. Elle concentre la main-d'œuvre montagnarde de guides et de porteurs venus de tout le pays. Ville touristique par sa fonction de séjour, Katmandou est aussi une base d'excursion vers les sites environnants. Des hôtels, construits sur les crêtes qui encerclent la vallée, permettent d'ailleurs aux touristes de passer la nuit afin d'assister au lever du soleil sur la chaîne himalayenne.

Pokhara est une station climatique d'altitude (1000 à 1500 m) en milieu tropical, constituant une « havre de fraîcheur » apprécié. Les paysages ruraux de montagne avec la culture du thé sont agrémentés de cascades et de lacs, où l'étagement forestier oscille entre la végétation primaire des hauteurs et l'arboriculture du pourtour des stations. Ces contrées périphériques (au sens des impérialismes) sont marquées par une forte ethnicité due à la présence de « minorités » ethniques qui symbolisent une forme d'authenticité, et ce, dès l'origine du tourisme lors de la colonisation britannique. On assiste ici aussi à une mise en scène touristique.

A Lakeside (Pokhara) le foisonnement apparaît d'abord comme religieux et réifié par les temples hindouistes et bouddhistes (Pinney, 1995) et il participe de l'atmosphère particulière des pèlerinages. **Mais la référence à la période hippie (Devi's Fall, Lac Bégnas) des années *Peace & Love* forme un bruit de fond (une ambiance décontractée) sur lequel, en dehors de quelques témoins (et témoignages) vivants, se construit l'actuelle marchandisation de la destination.** Elle se fait par un investissement spéculatif du front de lac qui est devenu à la suite du *Fish tail lodge* (classé dans le bestseller des *Mille lieux à voir au cours de votre vie*, Schultz, 2003) l'endroit branché de la station. S'aligne en bordure du lac une suite de bars hétéroclites comme l'*Olive café*, le *Busy Bee*, le *Maya pub*, le *Pokhara Java*, l'*Hungry Eye*... qui attirent une clientèle de trekkeurs au repos dans un cadre « branché » où domine le rococo psychédélique à références « post hippies ».

Au Sri Lanka

Les initiatives touristiques au Sri Lanka remontent à 1937 avec l'établissement du Ceylon Tourist Bureau, Après l'indépendance du Sri Lanka, le secteur fut revitalisé entre autres

En 1965 naissance du Conseil du tourisme de Ceylan et à la Ceylon Hotels Corporation et par **la création du Ceylon Tourist Board en 1966.**

le Ceylon Tourist Board fonctionne comme une agence d'État chargée du développement et de la promotion du secteur touristique au Sri Lanka. La Ceylon Hotels Corporation ouvre la voie aux investissements publics nécessaires à la construction d'hôtels destinés à attirer les touristes.

En octobre 2007 est remplacé par l'Autorité de développement touristique du Sri Lanka (SLTDA).

Lorsque le gouvernement décide de développer le secteur touristique en tant que secteur distinct de l'économie du pays en créant le Bureau du tourisme du [Sri Lanka](#) en 1966, le pays accueille 18 969 touristes étrangers. Le nombre de touristes connaît une tendance à la hausse jusqu'en 1982, à l'exception de 1971. Entre 1976 et 1982, le nombre de touristes augmente de 24 % par an. Le trafic touristique en 1982 montre une croissance remarquable du nombre de touristes, avec 407 230 arrivées. Cependant, avec le début de la guerre civile en 1983, la croissance du nombre de touristes diminue et se stabilise autour de 300 000 à 500 000 arrivées par an.

La guerre civile, qui dure plus de 25 ans, prend fin en 2009 lorsque les séparatistes du LTTE sont vaincus par les forces gouvernementales. En 2009, le nombre de touristes s'élève à 448 000, et en 2015, à 1 798 380, soit une croissance de plus de 300 % en six ans.

En 2014, six millions de Sri Lankais voyagent à l'intérieur du pays en tant que touristes nationaux.

Depuis, une série de lois et de réformes ont pavé la voie pour le développement touristique. La [Sri Lanka Tourism Development Authority \(SLTDA\)](#), créée en 2007, s'efforce de promouvoir ce secteur essentiel, en classifiant le pays en plusieurs régions balnéaires propices au développement touristique.

2. Le développement des infrastructures touristiques

Les infrastructures jouent un rôle clé dans développement touristique.

⇒ Développement et ou modernisation des axes ferroviaires

Les axes ferroviaires hérités du Raj britannique sont vétustes dans les années 1990.

En Inde Indian Railways est l'un des plus grands employeurs. Plus de **1,2 million de personnes** travaillent pour les chemins de fer indiens, ce qui montre clairement que l'Inde est un « pays du chemin de fer ». Indian Railways transporte **23 millions de passagers** dans ses trains chaque jour, soit près de **7 milliards de passagers** par an. Le réseau ferroviaire indien compte plus de 7 300 gares. Le gouvernement indien a lancé une révision massive de l'infrastructure ferroviaire du pays. L'un des projets de modernisation les plus importants est l'électrification complète du réseau ferroviaire. Aujourd'hui, **99 % du réseau à voie large est déjà électrifié**. Cela fait partie du plan visant à rendre le transport ferroviaire climatiquement neutre d'ici 2030 (« **Net Zero Carbon** »). Pour atteindre cet objectif, Indian Railways a électrifié plus de **45 000 kilomètres** de voies depuis 2014,

Le premier **train à grande vitesse** indien, qui relie Mumbai à Ahmedabad, est un projet prestigieux de cette nouvelle ère d'infrastructure. Avec le soutien du Japon, une ligne ferroviaire de **508 kilomètres** inspirée du Shinkansen est en cours de construction. Malgré quelques retards, le projet progresse de manière significative : plus de **240 kilomètres de viaducs ferroviaires** sont terminés, de nombreux ponts fluviaux ont été construits et les travaux de creusement de tunnels se poursuivent. Dans l'État du Gujarat, les premiers tronçons devraient être **mis en service dès 2027**.

Des réseaux de métro urbains sont déjà en service ou en construction dans **23 grandes villes**. La longueur totale des lignes de métro est passée de 248 kilomètres en 2014 à plus de **1 000 kilomètres** en 2025. L'Inde dispose ainsi désormais de la **troisième plus grande infrastructure de métro au monde** (après la Chine et les États-Unis). Toutes ces initiatives

en matière d'infrastructures s'inscrivent dans un objectif national de développement plus vaste. D'ici le 100^e anniversaire de son indépendance en **2047**, l'Inde aspire à devenir une « **nation développée** » (*Viksit Bharat*).

Le Bangladesh a hérité en 1971 d'un système de transport multimodal qui remonte aux années 1840, avec une composante ferroviaire. De ce fait, certaines des infrastructures dans l'ouest du pays respectent les normes de cette époque, dont notamment l'écartement large de 1676 mm entre deux rails (broad gauge) en usage en Inde. Le Bangladesh a développé des voies métriques (1000 mm, metre gauge) dans l'est du pays et des voies à double écartement (dual-gauge) permettant la circulation de matériel roulant de deux largeurs différentes. En 2017-18, 99 millions de passagers ont emprunté le réseau ferroviaire du Bangladesh via 360 trains sur un réseau de 3000 km ; Bangladesh Railway a publié en janvier 2018 la mise à jour de son plan stratégique d'investissements. Le Bangladesh Railway Master Plan 2016-2045 envisage la réalisation de 230 projets ferroviaires entre 2016 et 2045. Ce document prévoit des investissements à hauteur de 5 500 Mds Tk (57,2 Mds€) d'ici 2045. Certains projets inclus dans le plan stratégique BRMP sont particulièrement emblématiques tels qu'une ligne à grande vitesse Dhaka-Chittagong (projet encore peu réaliste, estimé à 11 Mds\$) ou la ceinture ferroviaire de 82km autour de Dhaka.
<https://www.tresor.economie.gouv.fr/PagesInternationales/Pages/4b19f251-7f3d-4edb-921d-e67baefca17a/files/98b55998-d820-41f4-9771-8c1b369b58fb>

⇒ **Compagnie aérienne et aéroport**

Sri Lankan Airlines a remarquablement contribué au dynamisme touristique en augmentant sa flotte et en multipliant les fréquences de vol, particulièrement sur les liaisons avec l'Inde, le principal marché émetteur de touristes.

En Inde, depuis 2017, le plan national de développement des aéroports régionaux (UDAN – Ude Desh ka Aam Naagrik) a permis de développer ou de réactiver plus de 70 aéroports régionaux pour une meilleure desserte des régions isolées. D'ici 2040, **220 aéroports** devraient être en service dans tout le pays, contre environ 150 actuellement. La construction de nouveaux terminaux, l'électrification des opérations au sol et l'introduction de carburants durables font partie d'une stratégie de modernisation globale

<https://litra.ch/fr/news/tepa-indien-part-2/>

Le Bangladesh a adopté un schéma directeur de développement (*Master Plan*) pour le tourisme, élaboré par le *Bangladesh Tourism Board* (BTB), en 2019. une part importante est consacrée à l'amélioration des infrastructures routières et aéroportuaires, avec le lancement imminent de la construction d'un 3^{ème} terminal de passagers sur l'aéroport Hazrat Shajalal de Dhaka, et la réhabilitation des aéroports de Cox's Bazar et de Sylhet.

C. Un patrimoine naturel et culturel majeur

1. La patrimonialisation, essentielle pour préserver le patrimoine naturel

⇒ Les acteurs internationaux de la conservation et préservation de la nature et de la patrimonialisation culturelle

L'UICN est une ONG ([organisation non gouvernementale](#)) mondiale environnementaliste dont le siège est situé à Gland, en Suisse. Elle regroupe un grand nombre d'acteurs écologistes, de nombreuses ONG et des agences gouvernementales et représentants d'États. Elle est non-gouvernementale au sens où ses financements ne proviennent pas d'États. Elle a pour objectif d'informer sur l'état de la nature et des ressources naturelles dans le monde et d'encourager les sociétés à agir pour leur conservation en se tournant vers des pratiques plus durables.

La **Liste du patrimoine mondial** de l'[UNESCO](#) est une liste de biens inscrits pour leur valeur [patrimoniale](#) « exceptionnelle » à l'échelle de l'humanité, [labellisés](#) par cette institution internationale depuis 1978. Les biens inscrits dépendent donc de la définition de ce qui relève du [patrimoine](#) d'une part, et de ce qu'on peut considérer comme exceptionnel d'autre part. Or la définition du patrimoine varie dans le temps et en fonction des préoccupations des différents acteurs concernés.

Les biens inscrits peuvent être un élément unique ou un [bien sériel](#), composé de plusieurs biens dont l'ensemble est considéré comme exceptionnel (les chemins de Saint-Jacques de Compostelle, par exemple).

L'inscription sur la Liste se fait à la demande d'un État partie (un territoire ayant le statut d'État-membre de l'ONU) qui dépose un dossier de candidature. Les critères de sélections sont internes aux biens proposés (exceptionnalité, universalité, représentativité, respect des valeurs onusiennes, principe de non-redondance en vertu duquel un bien ne peut être inscrit pour les mêmes motifs qu'un autre bien déjà inscrit, en dehors des biens sériels) mais également externes : après avoir classé beaucoup de biens en Europe, et dans les pays riches en général, l'UNESCO cherche aujourd'hui à mieux répartir spatialement les biens inscrits.

L'inscription sur la Liste du patrimoine mondial fonctionne comme un label et peut donner droit à une aide (notamment dans le pilotage, la restauration et la protection du bien), mais elle engage également l'État qui en bénéficie à assurer la [préservation](#) effective du site. L'UNESCO se réserve le droit de retirer un bien de la Liste si elle estime que les conditions de sa préservation ne sont pas remplies, comme cela s'est déjà produit pour deux sites, en Allemagne et en Oman (Duval *et al.*, 2021).

⇒ L'Inde

Pays de « mégabiodiversité », l'Inde abrite pour partie quatre points chauds de biodiversité (Ghâts occidentaux/Sri Lanka, Himalaya, Indo-Burma et Sundaland). Elle dispose dans ce cadre d'un important réseau d'aires protégées, remarquables surtout par leur nombre et leur dispersion, plus que par leur étendue. Outre les **664 aires protégées reconnues par l'UICN** (majoritairement dans les catégories IV et II)² qui couvrent près de 5 % du territoire, ce réseau comprend **trois réserves de biosphère MAB de l'Unesco et cinq sites inscrits sur la liste des biens naturels du patrimoine mondial de l'Unesco**³.

L'identification de ces sites reconnus internationalement s'est appuyée sur **un réseau préexistant de réserves forestières, couvrant près du quart de la superficie du pays, géré par les Départements des forêts des États de l'Union indienne, sous l'égide du ministère de l'Environnement et des Forêts**. Cette énumération révèle d'emblée la multiplicité des actions de reconnaissance de la valeur des richesses biologiques du sous-continent indien. **Décliné à l'échelle des Ghâts occidentaux, ce constat est saisissant si l'on observe la répartition et la localisation des 39 sites (regroupés en 7 zones) qui constituent le bien en série, classé en 2012 au patrimoine mondial de l'Unesco**

(Figure 1). Il apparaît en effet que les espaces choisis par un groupe d'experts (Das et al., 2006), comme devant bénéficier de ce label ne se superposent que très partiellement avec les aires protégées reconnues par l'UICN. Sans rentrer dans le débat du choix des espaces à préserver en priorité qui perdure notamment depuis l'identification des points chauds de biodiversité, cette observation révèle les ambiguïtés et contradictions des initiatives de patrimonialisation de la nature. Les critères de sélection ayant permis la nomination du bien (de type ix et x)⁴ révèlent l'importance de sa valeur de conservation, mais suggère aussi de s'interroger sur l'exclusion d'un certain nombre d'aires protégées, notamment les parcs nationaux tandis qu'ailleurs ils constituent généralement le cœur des biens inscrits au patrimoine mondial.

Au cœur du delta du **Gange**, à la frontière entre l'**Inde** et le **Bangladesh**, s'étendent les mystérieuses **Sundarbans** (mot venant de *sundri*, plante présente dans la mangrove et *bans*, la forêt). Ce vaste réseau de forêts de mangroves de presque 140 000 hectares, entrelacé de rivières et de canaux, forme l'un des écosystèmes les plus fascinants de la planète. Classé au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1997, ce territoire sauvage est à la fois un sanctuaire naturel et un rempart contre les forces de l'océan. Les **Sundarbans** constituent la plus grande forêt de mangroves au monde, s'étendant sur environ 10 000 km² entre le Bangladesh et l'Inde. Situées dans le delta du **Gange**, elles forment un labyrinthe de rivières, de canaux et d'îles immergées en partie par les marées.

Au sein de ces forêts, la végétation luxuriante est dominée par les palétuviers, dont les racines aériennes s'élèvent hors des eaux. Ce milieu inhospitalier, où l'eau douce des fleuves se mêle à celle de l'océan, a pourtant donné naissance à une biodiversité exceptionnelle. De nombreuses espèces y prospèrent, certaines endémiques, d'autres migratrices, attirées par les richesses naturelles du delta. En outre, comme nous l'avons dit dans l'introduction de cet article, les Sundarbans sont également le dernier refuge du **tigre du Bengale**. Contrairement à ses congénères vivant dans la jungle, le tigre des mangroves a su s'adapter à un environnement hostile, devenant un nageur hors pair capable de parcourir de longues distances à travers les canaux

2. Le patrimoine culturel, au cœur des dynamiques touristiques entre préservation et destruction

⇒ Un patrimoine visité

Certains sites sont inscrits au patrimoine mondial de l'humanité et sont au cœur des dynamiques touristiques de la vallée du Gange et de l'Inde du Sud. Le Taj Mahal, le fort d'Agra, la ville antique de Fatehpur Sikri est la ville du palais que la dynastie Moghol a été fondée en 1569 par l'empereur moghol Akbar, Le Qutub Minar de Delhi la plus ancienne mosquée du nord de l'Inde. Le mausolée Humayun a été construit en 1556, il est le tombeau de Humayun qui était le deuxième empereur de la dynastie Moghol, le Fort Rouge a été créé en 1648, il est le plus grand palais de l'Inde. Jaipur est une attraction touristique en Inde et est le centre hindou et jaïn.

La particularité de Chandigarh,

La ville nouvelle de Chandigarh (900 000 habitants en 2001) a été créée pour tenir la promesse de Nehru de donner une capitale aux Punjabis indiens, après la Partition qui avait divisé le Punjab et donné Lahore au Pakistan. En 1951, Nehru demanda à Le Corbusier de prendre le relais du projet esquissé par l'architecte américain A. Mayer. Les deux hommes

s'accordaient à vouloir en faire un symbole de l'Inde du futur, puissante et développée, « une ville conçue pour la vitesse », hybride par son respect des traditions indiennes et son adoption des concepts urbanistiques occidentaux.

Le Corbusier, avec son cousin Pierre Jeanneret, s'entoure d'une solide équipe indienne qui réalisera l'essentiel de la ville en moins de dix ans et poursuivra ensuite la formation et la diffusion de l'urbanisme en Inde. Le Corbusier va enfin pouvoir appliquer ses thèses à grande échelle, en particulier sur la prise en compte du climat, et la « théorie des 7 V » établissant une hiérarchie de voies de circulation. Il crée un plan à l'équerre, de larges avenues séparant 47 « secteurs » (aujourd'hui 63) définis selon la classe sociale, et un zonage strict autour d'un quartier commerçant central, le secteur 17. Le Secrétariat, la Haute Cour et le Palais des Assemblées, construits à l'écart sur une dalle d'un kilomètre de long, sont considérés comme des chefs d'œuvre de l'architecture corbuséenne. Joutant ces monuments, se trouve un inclassable Jardin construit avec des matériaux de rebut par Nek Chand, « le Facteur Cheval de l'Inde ».

Chandigarh reste exceptionnelle à plus d'un titre. La ville est un Territoire de l'Union. La population a été très fière de profiter dès le départ de logements modernes et de services de qualité, même si quelques bidonvilles y ont perduré longtemps et si les extensions récentes s'éloignent du plan originel. Le dynamisme de Chandigarh (croissance moyenne de 4 % par an entre 1991 et 2001) s'explique aussi par la prospérité des deux États dont elle est la capitale, le Punjab et l'Haryana.

Il est attendu 1,5 millions de touristes en mars 2026

II. PRATIQUES SPATIALES ET DYNAMIQUES TERRITORIALES

A. Des mobilités touristiques et récréatives

1. Tourisme culturel et identitaire

Le Tourisme architectural et patrimonial est souvent lié à la religion /temple dans les villes avec héritage hindou ou moghol ou bouddhiste.

De nouvelles destinations apparaissent pour un tourisme rural, nées de la reconversion ou de la reproduction de bâtis villageois en chambres d'hôtes voire en villages artisanaux. Ces offres, appréciées des touristes étrangers, s'attachent de plus en plus à sensibiliser les touristes nationaux qui, bien qu'étant encore peu enclins à inclure les espaces ruraux au sein de leurs destinations de loisir, sont néanmoins sensibles à la valorisation des lieux, des produits et des événements relevant du folklore régional.

Shilpgram, reconstitution d'un village d'artisans, est ainsi devenu, depuis sa création en 2000, l'un des lieux de visite incontournables de l'ancienne capitale royale Udaipur (Rajasthan).

Spécificité du tourisme en Inde, **la pratique de loisir ne peut se comprendre sans renvoyer à celle de pèlerinage. Les deux pratiques se combinent souvent du point de vue des externalités économiques qu'elles génèrent. Les temples figurent en effet au cœur de circuits touristiques très largement fréquentés par des familles indiennes, qui allient dans un même déplacement pratiques de loisir et de culte.**

Le tourisme est ainsi caractérisé par des pratiques qui structurent une grande diversité de filières économiques – principalement d'artisanat et de services. Elles s'appuient sur la valorisation de singularités territoriales : aussi

s'érigent de véritables stratégies de développement, tant à l'échelle fédérale que dans les États et les espaces locaux du pays, dessinant des destinations et des circuits touristiques toujours plus nombreux.

Le « triangle d'or » Delhi-Agra-Jaipur se trouve désormais concurrencé par des réseaux de villes secondaires, mais aussi par des régions jusqu'alors à l'écart des flux majeurs, comme la région du Kutch (Gujarat), promue pour ses villages tribaux et sa réserve naturelle. Ces destinations structurent un espace touristique fait de lieux et de réseaux de lieux parfois fortement ancrés dans l'espace et la société indiennes, parfois plus tournés vers la prestation d'un séjour thématique, autour du massage et de l'ayurveda, du yoga ou de la chirurgie esthétique, en pleine expansion.

2. Les pèlerinages : des territoires circulatoires.

Pèlerinage : Déplacement individuel ou collectif de distance variable et vers un lieu considéré comme sacré, accompli avec une motivation religieuse et s'accompagnant de pratiques ritualisées sur le chemin et dans le lieu sacré. **L'espace du pèlerinage envisagé comme « territoire circulatoire » et le sanctuaire comme un carrefour temporalisé de mobilités.**

Il existe plusieurs échelles de circulations : à l'intérieur d'un temple, autour du temple ou bien le pèlerinage à échelle régionale ou nationale

À l'échelon de l'Union Indienne, le « pèlerinage circumambulatoire » (Eck, 1998 : 174) qui véhicule le mieux l'image d'un territoire politique unifié par la circulation hindoue est celui des « Quatre Demeures Divines » Ces grands lieux saints sont : Badrinath, dans le nord himalayen, Puri à l'est siège dans l'un des plus importants sanctuaires de l'Inde ; le grand complexe shivaïte et vishnouïte de Rameshwaram dans le sud ; puis le temple de Dvaraka à l'ouest. => Ces demeures divines constituent ensemble un réseau de hauts lieux religieux qui balisent harmonieusement les quatre points cardinaux du territoire indien

L'exemple du grand pèlerinage à pied vers Palani (Fig. 8) – le temple le plus populaire du Tamil Nadu, en tant que première « Demeure » de Muruga –, **montre que le pèlerinage hindou peut également être d'ampleur infrarégionale et, surtout, orienté vers un seul et unique temple final, même si celui-ci fait partie d'un réseau de pèlerinage régional ce pèlerinage a une forte implication territoriale. En effet, ce pèlerinage annuel consacre et renouvelle régulièrement le statut des castes dominantes de deux régions du centre du Tamil Nadu** : il s'agit d'une part du « pays des Chettiar » dont la caste dominante est celle des commerçants (Rudner, 1994) ; et d'autre part le « pays kongu », une région de l'ouest du pays tamoul dominée par la caste paysannes. Ces deux castes mènent chacune un pèlerinage à pied vers Palani lors de deux grandes fêtes calendaires, ce qui participe au renouvellement annuel de leur pouvoir rituel et symbolique (Moreno & Marriott, 1989 ; **Les principaux itinéraires de ces deux pèlerinages sont marqués par des temples et des lieux de halte affiliés ou patronnés par ces castes dominantes, ce qui assoie leur prestige en l'inscrivant dans l'espace du pèlerinage.**

Sur leur route, les grands cortèges de ces castes sont rejoints par une multitude d'autres groupes de pèlerins, mais leur prépondérance affichée dans le déroulement de ces pèlerinages n'est pas contestée. **Pour ces deux castes, le pèlerinage constitue ainsi un outil de réaffirmation rituelle et géographique de leur statut dans les régions qu'elles dominent.** Il est donc clair que malgré la diversité des configurations du pèlerinage hindou, cette forme de circulation religieuse

est tout aussi signifiante que les processions locales dans la consécration et l'actualisation de territoires, en s'appuyant notamment sur de forts réseaux de lieux religieux qui en constituent l'infrastructure. **L'exemple du pèlerinage à Palani confirme également que pour les sociétés hindoues, la circulation rituelle dans l'espace public peut servir à exprimer les statuts et les différences socio-identitaires, ce qui est valable aussi bien en Inde que dans les pays de la diaspora.**

Pierre-Yves Trouillet. L'hindouisme, une religion circulaire. DESI La Revue. Diasporas: Études des singularités indiennes, 2013, 2, pp.123-150. halshs-00867725

Rémy Delage a étudié le pèlerinage de Sehwan Sharif.

Sehwan Sharif est un lieu de pèlerinage de masse situé dans la basse vallée de l'Indus et la province du Sindh (Pakistan méridional). Il représente un poste d'observation privilégié pour penser les rapports entre mobilité, espace et territoire, qui s'inscrivent ici dans le champ religieux de l'islam et du soufisme.

Le soufisme (*tasawwuf*) est le principal courant mystique de l'Islam sunnite, et ses confréries sont attestées dans l'ensemble du sous-continent indien.

=>le pèlerinage comme forme singulière de mobilité spatiale.

Extrait de l'article : **Rémy Delage**, « L'espace du pèlerinage comme « territoire circulaire » : Sehwan Sharif sur les rives de l'Indus », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 274 | 2016, 77-102.

Les rapports entre mobilité et immobilité, circulation et fixité, itinérance et ancrage, fortement amplifiés depuis le « tournant de la mobilité » (Sheller et Urry, 2006), **c'est-à-dire un changement de cadre épistémologique en sciences sociales anglo-saxonnes qui survalorise le déplacement physique des personnes, des objets, des idées**², etc. Le sociologue français **Alain Tarrius** en se focalisant sur les couples migration-territoire et mobilité-altérité a formalisé l'idée de *territoire circulaire*, **un outil conceptuel pratique pour penser et décrire l'articulation entre l'espace de référence des circulants (en l'occurrence des migrants) et celui des sociétés locales, stables** : « Les individus se reconnaissent à l'intérieur des espaces qu'ils investissent ou traversent au cours d'une histoire commune de la migration, initiatrice d'un lien social original »

Pour Delage, **l'espace du pèlerinage exprime un territoire circulaire au sens où la microsociété qui l'anime construit ses rapports à l'environnement sur le mode de la superposition, spatiale et sociale, caractéristique du territoire circulaire. La mobilité pèlerine peut-elle être à l'origine de nouvelles sociabilités cosmopolites en milieu urbain. De plus le pèlerinage développe une logique de mobilité propre, doublement autonome. Celle-ci se superpose tout d'abord aux sociétés locales, que les pèlerins-circulants croisent sur la route ou avec qui ils cohabitent temporairement dans le lieu de pèlerinage, ainsi qu'à d'autres formes de mobilité structurées par des réseaux migratoires de travailleurs à l'échelle transrégionale ou des circulations processionnelles patronnées par des spécialistes religieux locaux.**

La région du Sindh est située au carrefour de multiples influences extérieures car à l'intersection de deux axes de pénétration de l'islam en Asie : celui reliant le monde turco-iranien au monde indien, celui tracé par les invasions armées en provenance d'Asie centrale et dirigées vers le Golfe persique ou le sous-continent indien. Du fait de cette position,

le Sindh peut être examiné comme une interface entre le monde arabo-musulman, qui se diffusa dès le viii^e siècle dans la région, et le monde indien-hindou.

L'origine du pèlerinage de Sehwan

Depuis l'Antiquité, le site de Sehwan jouit en effet d'une position stratégique le long de l'Indus, jouant un rôle d'articulation des flux de personnes, de marchandises et de troupes entre les parties septentrionale et méridionale du Sindh, aussi bien par voie terrestre que fluviale.

les premiers mystiques de l'islam ou saints soufis arrivèrent dans le Sindh, en provenance de l'Asie centrale, à partir du xii^e siècle. Parmi eux, une catégorie spécifique d'ascètes itinérants fit son apparition. Il s'agissait des *qalandar*, **considérés comme hétérodoxes** (*be-shar'*) et antinomiens (Boivin, 2012), au sens où ils ne **respectaient ni la *sharī'a*** ni les obligations rituelles préconisées par un islam orthodoxe. **les *qalandar* se démarquaient par leur mobilité permanente**, figurant des itinéraires imprévisibles sur une nouvelle carte du monde musulman. **Ce fut le cas de La'l Shahbâz Qalandar, un soufi itinérant d'origine perse** qui voyagea beaucoup avant de s'établir dans la localité de Sehwan. La'l Shahbâz Qalandar a parcouru de vastes espaces reliant le territoire de naissance de l'islam aux nouvelles régions conquises comme le sous-continent indien. il s'installa définitivement à Sehwan, où il passa les dernières années de sa vie (m. 1274), marquant ainsi la dernière étape d'un très long cycle migratoire.

Les lieux où il a vécu sont des lieux saints pour les Sikhs, Sehwan est aujourd'hui un site de pèlerinage annuel de masse, ce qui lui confère un dynamisme économique local.

Le pèlerinage

À l'occasion du grand rassemblement annuel qui célèbre l'anniversaire de la mort du saint (*'urs*) au mois de Sha'bân, différents flux de visiteurs convergent à Sehwan (photo 2). L'un des deux principaux axes structurants l'espace du pèlerinage est nourri par l'afflux massif de Pandjabis d'obédience chiite, pour la plupart originaires de la capitale de la province du Pandjab, Lahore, de Multan et de l'arrière-pays.

les préparatifs rituels et logistiques au pèlerinage. Les futurs candidats au voyage depuis Lahore se rassemblent au sein d'une association de dévots (*sanghat, anjuman*), placée sous l'autorité d'un leader. C'est le plus souvent à partir de la maison de l'organisateur que les groupes, composés de fervents chiites pratiquant le rituel de mortification (*matâm*), démarrent leur voyage ; **ils se rendent à Sehwan soit par chemin de fer, soit en bus ou encore à pied. Une halte se fait généralement à Rohri, située en bordure de l'Indus où le saint La'l Shahbâz aurait fait pénitence lors de son ultime voyage entre Multan et Sehwan.** Il est intéressant de noter, enfin, que le terme de *qâfilah*, qui fait référence aux anciennes caravanes de voyageurs-commerçants mais aussi à celles dirigées autrefois vers La Mecque, **est utilisé ici pour désigner le groupe de pèlerins en situation de mobilité** ; l'usage du terme *qâfilah qalandarî* contribue à l'élévation du statut de Sehwan dans l'imaginaire géographique des pèlerins, beaucoup d'entre eux considérant avoir accompli le *hajj* après avoir visité le saint soufi.

Une autre chaîne de lieux forme le deuxième axe majeur de circulation rituelle à l'échelle du Pakistan (fig. 4), emprunté par les *faqîrs* itinérants, rattachés ou non à des ordres soufis. Un important rituel collectif (*bhâki*) rassemblant des milliers de *faqîrs* a lieu un mois avant le début du festival dans le complexe de Cho Tombi, au sud de la ville dans une plaine de sable.

À côté du rocher où Ali est supposé avoir laissé ses empreintes (*maula jo qadam*) se trouvent deux monticules de forme conique : le plus élevé abrite un sanctuaire, lieu de retraite spirituelle et de pénitence (*chillagâh*) de La'l Shahbâz ; le plus petit, dont la principale caractéristique est la présence d'une statuette de serpent analogue au *nâga* chez les hindous, symbolise à la fois la victoire du saint sur un roi hindou sanguinaire et sa domination du shivaïsme.

Sehwan ne constitue pour ces visiteurs qu'un lieu d'étape le long d'un itinéraire particulier. Beaucoup de femmes et de *faqîrs* se rendent fréquemment dans le mausolée de Bari Imam (ou Shah Abdul Latif Kazmi), un ermite du XVII^e siècle dont le tombeau se trouve dans un village proche d'Islamabad, ainsi que dans le mausolée de Bibi Pak Daman, à Lahore, renfermant les tombeaux de six femmes qui seraient arrivées directement après la bataille de Kerbala. Aussi Sehwan est-il perçu par ces femmes et ces *faqîrs*, mais aussi par beaucoup de pèlerins pandjabis, comme un lieu de culte proprement chiite. Une nouvelle carte des itinéraires de circulation semble alors se dessiner aujourd'hui, reliant les régions d'Islamabad et du Pandjab à celle de Sehwan, et au-delà.

Une fois le festival terminé, de nombreuses « caravanes » de *faqîrs* et pèlerins partent des jardins de Lâl Bagh et se dirigent vers les monts Kirthar, le long d'un itinéraire pédestre particulièrement difficile (environ une semaine de marche), composé d'une dizaine de stations ou haltes rituelles dans de petits mausolées, pour rejoindre les sanctuaires de Lahut Lamakan et Shah Bilawal Noorani (Baloutchistan) où se déroule un festival une douzaine de jours seulement après celui de Sehwan. cet itinéraire n'est pas parcouru de manière linéaire ou en boucle, dans un mouvement continu, les *faqîrs* étant de nos jours itinérants seulement par intermittence, alternant les phases de mobilité et les moments d'ancrage (jusqu'à plusieurs mois consécutifs), soit aux abords d'un sanctuaire ou d'un maître, soit dans leur famille, en milieu urbain ou rural, où ils réalisent très souvent des travaux agricoles et manuels en échange d'un droit temporaire de résidence.

Plusieurs facteurs expliquent par ailleurs la massification récente du pèlerinage, qui s'est traduite tout au long de la période postcoloniale par l'intensification des circulations, quotidiennes ou exceptionnelles, traversant la localité de Sehwan.

Parmi eux, **la protection du site contre les crues de l'Indus**, initiée au cours des années 1970 par le Premier ministre Zulfiqar Ali Bhutto, **a eu pour conséquence l'arrivée de migrants baloutches, qui se sont installés dans la partie sud de la ville, diversifiant ainsi le paysage sociologique local et augmentant la population de manière significative.**

Parallèlement, deux figures iconiques de la chanson dévotionnelle, Nusrat Fateh Ali Kahn et Noor Jahan, **ont popularisé le culte du saint La'l Shahbâz et l'un de ses principaux rituels, la danse du *dhamâl*, à travers tout le Pakistan.**

Durant le régime du général Zia ul-Haq (1978-1988), **l'amélioration des conditions d'accessibilité a ensuite joué un rôle décisif avec la construction d'un pont au nord, entre Dadu et Moro, et avec le lancement du train spécial reliant directement Lahore à Sehwan.** Ce dernier s'inscrivait dans la **politique de promotion des rassemblements annuels dans les lieux saints soufis que le général souhaitait aussi ouvrir au tourisme international.**

L'intense mobilité engendrée par la pratique pèlerine génère à Sehwan de la mixité tant sociale (travestis et transgenres, hautes et basses classes/castes) que religieuse (musulmans sunnites comme chiïtes, mais aussi

participation d'hindous). **L'espace local du pèlerinage comporte alors une fonction de médiation des rapports sociaux, entre les différents groupes de circulants ou entre visiteurs et habitants ; il est une plateforme éphémère mettant en scène des publics très divers, au-delà des différences sociales voire confessionnelles, qui délimitent habituellement l'espace social des visiteurs dans leur quotidienneté.**

Les groupes de pèlerins pandjabis se caractérisent effectivement par une mixité sociale remarquable en termes d'identité ethnique, d'appartenance de caste ou de lignage (Frembgen, 2009). **Autre fait marquant dans ce type de rassemblement, la forte présence de femmes. Habituellement invisibilisées dans l'espace public des villes pakistanaises, du fait de la pratique rigoureuse du *pardah* (relégation de femmes dans la sphère domestique et limitation de leur mobilité en dehors), elles jouissent durant l' *urs* d'une plateforme leur permettant d'exprimer publiquement leur dévotion envers le saint, à l'intérieur comme à l'extérieur du sanctuaire.**

L'histoire de la petite ville de Sehwan a longtemps été marquée par la convergence de mobilités aux objectifs divers comme la conquête, le contrôle territorial par les dynasties et les élites économiques régionales. Un temps sous influence de l'hindouisme et du shivaïsme, dont il ne reste aujourd'hui que quelques traces résiduelles dans le champ social et rituel, l'arrivée du saint soufi imprime de manière durable un nouveau sens à la localité dont l'évolution de sa société se fera ensuite parallèlement au développement d'un lieu de culte majeur²⁰.

La popularité de la figure du saint La'l Shahbâz Qalandar a étendu l'espace circulatoire du pèlerinage à l'échelle nationale et, dans une moindre mesure, internationale. Dans un temps bien réglé par le calendrier rituel, **plusieurs territoires circulatoires s'arriment à la localité (fig. 5), qui se transforme elle-même en un micro-territoire circulatoire, distinct et autonome, animé par les processions rituelles dans l'espace public et dont les limites se confondent avec celles de l'espace social des élites religieuses.** Nous avons vu également que cette société mobile et transitoire du pèlerinage, duale si l'on distingue un pôle ascétique (celui des *faqîrs* et des *malangs*) d'un pôle dévotionnel représenté par toutes les autres catégories de pèlerins, se superposait spatialement et socialement à celle des sédentaires, les premiers en situation d'extériorité et les seconds en position de domination symbolique. Aussi les moments de sociabilité sont-ils bien plus nombreux et approfondis à l'intérieur même de la société du pèlerinage, dont la mobilité constitue l'un des dénominateurs communs, qu'entre visiteurs et sédentaires où les interactions apparaissent généralement plus fugaces et superficielles.

Il existe cependant des freins à la circulation pélerine : jusque dans les années 1990, il existait un intense **activité de maraudage et de brigandage aux abords de Sehwan**. Plusieurs opérations d'éradication ont permis de sécuriser les parcours en libérant l'accès par la route nord, d'où proviennent de nombreux contingents de pèlerins depuis le nord du Sindh et le Pandjab. Rassemblant aujourd'hui en moyenne plusieurs centaines de milliers de dévots, voire entre un et deux millions selon les années, l' *urs* peut connaître toutefois **des baisses de fréquentation**, comme on a pu le constater lors de la mission réalisée en 2012. Une conjonction de facteurs avait alors été mise en avant par nos interlocuteurs tels que **l'instabilité économique dans les foyers de départ (émeutes liées à la pénurie d'électricité), les importantes crues qui avaient fortement entravé la circulation les deux années précédentes, et la crainte d'attentats**, de nombreux centres soufis ayant été ciblés depuis 2010, surtout au Pandjab (surtout Lahore) et dans la région de Peshawar mais aussi à Karachi et dans le Sindh. **De même, la fermeture ponctuelle, pour des raisons géopolitiques, de la frontière avec l'Inde, ainsi qu'avec l'Afghanistan, peut entraîner une baisse de fréquentation à Sehwan comme**

dans d'autres centres de pèlerinage soufis. Un attentat islamiste a eu lieu en 2017. Les inondations de 2022 ont mis un coup d'arrêt momentané au pèlerinage.

B. Tourisme balnéaire : des représentations et des pratiques différentes

1. Le tourisme balnéaire domestique

Le littoral est aujourd'hui redécouvert par une fraction de touristes intérieurs : la culture de la plage y est encore balbutiante ; à l'inverse des pratiques récréatives apparues sur les littoraux européens et nord-américains au moins depuis le xix^e siècle. **En ce sens, les pratiques récréatives sur le littoral, pour ces populations, ne vont pas de soi. Peu d'habitants savent nager.** Dans le même ordre d'idée, **le corps n'est que peu dévoilé sur la plage**, les femmes et les hommes se baignent généralement comme ils sont arrivés sur la plage, c'est-à-dire habillés. La préoccupation du bronzage est une considération en partie étrangère à l'espace des sociétés sud-asiatiques, le hâle de la peau n'est pas valorisé, car il est associé aux basses castes ou aux paysans. Comme l'écrit Isabelle Sacareau (2015 : 228), « les pratiques dominantes des touristes indiens ne sont donc pas la simple reproduction des pratiques balnéaires des touristes occidentaux, mais témoignent d'une société, où la recreation touristique s'exprime dans le cadre des pratiques religieuses et des sociabilités collectives (famille, communauté) ».

Depuis les années 2010 , Les Indiens, les pakistanais ou les bangladais commencent à se tourner vers la mer pour de courts séjours.

Cox's Bazar est le nom d'une **immense plage au sud de Dacca** où les Bangladais viennent passer des journées paisibles entre amis ou en famille. **139 kilomètres de sable, l'eau chaude du golfe du Bengale**, sans requin, la destination préférée de toutes les classes sociales. On y vient en famille, entre amis, rarement pour se baigner et certainement pas en maillot de bain, mais pour flâner, ramasser des coquillages, galoper dans les vagues, s'enterrer dans le sable, scruter les nuages allongés sur des transats ou s'essayer au parachute ascensionnel. Les complexes hôteliers se sont développés ,les vols sont quotidiens depuis Dacca : 3.7 millions de visiteurs arpentent la plage chaque année.

L'archipel des Andaman-et-Nicobar est situé à plus de 1 200 km à l'est des côtes indiennes dans le golfe du Bengale, mais bien plus proche de la Birmanie et de la Thaïlande. Composé de 556 îles – dont 517 sont désertes – déployées sur plus de 700 km, l'archipel n'est accessible qu'en avion ou bateau depuis Chennai et Kolkata. Les touristes indiens, majoritairement originaires des États du Tamil Nadu et du Bengale-Occidental, viennent y découvrir les récifs coralliens et les pratiques de la plage. Ici, cette découverte s'effectue à Rangat Bay Jetty durant une demi-journée, alternant entre baignades et balades en bateau à fond de verre. Cette excursion fait partie d'un « package » de trois jours réservé à l'avance et proposé par l'office de tourisme gouvernemental des îles Andaman-et-Nicobar.

2. Le tourisme balnéaire exclusif

Les Maldives visent une clientèle de luxe et a développé le système des îles-hôtel qui s'accordent très bien aux atolls et à la politique de ségrégation menée par les autorités.

Ces îles-hôtel sont des hôtels qui s'installent de manière exclusive sur une île, laquelle est aménagée uniquement pour le tourisme, à partir d'une île inhabitée. Les bâtiments situés sur une île-hôtel typique comprennent des

chambres et des suites réservées à l'usage de ses hôtes, restaurants, cafés, magasins, salons, bars, discothèques et les écoles de plongée.

Une partie de l'île contient également des logements du personnel et des services tels que la restauration, la production d'électricité, une laverie et une station d'épuration. Des boutiques de l'île offrent un large éventail de produits, tels que des souvenirs, mais les prix sont généralement plus élevés que sur [Malé](#) à cause du monopole. Les boissons alcoolisées y sont servies alors qu'elles sont rigoureusement interdites aux autochtones sur les îles qui leur sont réservées.

<https://journals.openedition.org/cybergeogeo/3067>

3. La cohabitation

L'exemple de la pratique du surf à Pondichéry et en particulier à Serenity une pratique occidentale qui se diffuse aux Indiens.

Le surf n'a fait sa première apparition en Inde qu'au cours des années 1970 – années durant lesquelles un nombre important de voyageurs occidentaux arrivent en Inde par voie terrestre en suivant le “Hippie Trail” depuis l'Europe. Si la pratique demeure limitée à une poignée de villages côtiers dispersés le long des côtes de Coromandel et du Konkan, elle s'est considérablement développée depuis 2000 sur le littoral.

L'histoire de l'introduction et de la diffusion du surf à Pondichéry se confond avec celle des attaches spirituelles de la ville qui trouve ses fondements dans l'édification de l'Ashram de Sri Aurobindo, puis d'Auroville. Ces deux projets ouvrent la voie à des circulations et des échanges intenses et assurent, depuis leur création, le développement d'une culture sportive à Pondichéry. **L'ashram et Auroville polarisent en effet, depuis les années 1950 pour le premier, et 1970 pour le second, un certain nombre de flux qui relient dans un premier temps l'Inde à l'Europe puis l'Inde au reste du monde dit « occidental ».** Il ressort de ces échanges des pratiques hybrides. La plongée sous-marine, le surf et la voile ont été progressivement introduits à Pondichéry grâce à ces circulations et aux « caravanes » de ces Français qui se dirigeaient par la route vers l'Inde dès la fin des années 1960, suivant ainsi l'appel de la Mère. Les Aurovilliens, principalement d'origine européenne, ont développé, selon le lexique utilisé par les acteurs qui déploient ces pratiques, un mélange de pratiques régénératrices qu'ils associaient à l'Inde (méditation, yoga, ayurvéda), un style de vie qu'ils associent à la contre-culture qui se développe alors, au voyage, à la nature et à l'ascétisme.

un changement de regard des classes moyennes sur la plage et ses aménités. Ce goût nouveau pour la plage s'insère dans un processus progressif d'individualisation qui témoigne d'autres manières de penser les pratiques touristiques. Les touristes qui viennent pratiquer le surf sont tout à la fois acteurs et sujets de leurs propres pratiques de mobilités : celles-là même qui les ont poussés à planifier un séjour à Pondichéry, et l'autre qui suscite leur intuition pour éviter de tomber dans cet élément mobile souvent jugé périlleux : l'océan.

Dès le début des années 2000, l'ancienne capitale de l'Inde française s'est lancée dans une intense campagne de marketing touristique – à travers son slogan *Peacefull Puducherry: Give Time a Break* –, ciblant ainsi de manière prioritaire le tourisme domestique issu des grandes villes (Chennai, Bangalore et Hyderabad en particulier) où la croissance et le niveau de consommation représentent l'essentiel des revenus touristiques.

C'est dans ce cadre que l'espace balnéaire de Pondichéry est devenu une attraction de première importance : **le Tourism Department** souhaitant faire des plages, surtout celles situées au sud, en cours d'aménagement grâce à des financements du gouvernement central versés dans le cadre du programme *swadesh darshan*, **l'élément déclencheur de longs séjours touristiques**.

En plus de la piétonnisation, de l'agrandissement et de la requalification du front de mer, le gouvernement de Pondichéry, ayant pour ambition de faire de son territoire une destination touristique mondiale, a donc déployé des moyens considérables pour aménager quatre nouveaux sites dédiés aux loisirs, à la consommation et aux sports aquatiques aux noms évocateurs qui sont, du nord au sud : Pondy Marina (une sorte de *food court*, proposant des activités en plein air comme des balades en dromadaire ou à cheval, qui a été établi en lieu et place d'un ancien bidonville), Ruby Beach (un espace encore en cours d'aménagement), Eden Beach et Paradise Beach (illustrations 3 et 4). Pour mettre en valeur ces espaces, le Tourism Department organisait en **2022 un « Beach Festival »**. « cette politique, mise en œuvre par le Tourism Department sur des fonds fédéraux, trouve un climat particulièrement favorable depuis 2017 à la suite du lancement de la mission Smart City à Pondichéry ».

Une école de surf Kallialay recrute des moniteurs certifiés par la fédération de surf indienne et cotise auprès de l'International Surfing Association (ISA). Cette légitimité renforce l'attractivité de ce club qui était déjà bien établi du fait de son ancienneté. D'autres acteurs informels s'insèrent dans cette pratique.

Le surf a pleinement participé à la requalification de l'espace balnéaire de Serenity, suscitant l'enthousiasme des investisseurs et la concurrence parfois vive entre des acteurs aux intérêts souvent divergents. **Entre 2018 et 2022, la valeur du foncier a été multipliée par deux**. Un foncier qui se fait désormais rare. Cette valorisation doit beaucoup à ces nouvelles pratiques, à ce nouveau regard porté sur l'océan, aux pouvoirs publics (à travers les projets de requalification), au secteur privé et aux vagues dont la présence est reliée à des ouvrages de lutte contre l'érosion.

Les bouleversements affectant l'espace balnéaire de Serenity s'expliquent par un changement de regard des classes moyennes porté sur l'océan, la baignade, la plage et ses aménagements. **Ce « désir de rivage » (Corbin, 1988) s'insère dans un processus progressif d'individualisation qui témoigne d'autres manières de penser les pratiques touristiques et d'une maritimité renouvelée**. Si les Aurovilliens ont permis le déploiement de « néoterritorialités sportives » celles-ci ont largement été institutionnalisées par des acteurs publics (par des projets d'aménagement et une volonté de faire de Pondichéry une destination touristique mondiale) et privés (qui ont fait du foncier un actif financier), générant des conflits d'usage du littoral.

Le surf est ainsi progressivement devenu un outil de développement qui a permis de revitaliser les plages de Serenity, témoignant des changements en cours. Comme ailleurs dans le monde, le tourisme lié au surf (*surf tourism*) est une forme de tourisme qui est souvent suivi d'une succession rapide de développements touristiques et d'un élargissement de la base touristique (Ponting, 2009 ; Mash et Ponting, 2018), remettant fortement en question les modes de gouvernance de l'espace ainsi mis en valeur. L'exemple de Serenity permet d'illustrer le lien (ou nexus) entre surf et tourisme.

C. Ecotourisme/ tourisme vert / tourisme durable

L'Organisation mondiale du tourisme (OMT) définit l'écotourisme comme étant « toute forme de tourisme basée sur la nature dans laquelle la principale motivation des touristes est l'observation et la jouissance de la nature ainsi que des cultures traditionnelles qui prévalent dans les zones naturelles » (OMT, 2010). De plus, l'écotourisme doit minimiser les impacts négatifs sur l'environnement naturel et socio-culturel, générer des avantages économiques pour les régions, et créer des emplois et des possibilités de revenu pour les communautés locales (OMT, 2012).

L'écotourisme dans les zones protégées apparaît alors comme cette utilisation alternative de la terre, qui allie à la fois des objectifs de développement et de conservation environnementale

Aussi, cette industrie s'intègre de plus en plus dans les stratégies de réduction de la pauvreté .

A cet effet, des études montrent que le développement touristique contribue à la croissance économique, davantage dans les pays pauvres que dans les pays étant l'une des principales sources d'exportation et de devises étrangères, et contribuant à l'emploi.

Yergeau, M.-È. (2015). Conservation, écotourisme et bien-être : leçons népalaises. *Revue d'économie du développement*, . 23(1), 129-165. <https://doi.org/10.3917/edd.291.0129>.

1. L'exemple bhoutanais

Le tourisme devient le moteur d'une mutation majeure pour ce petit pays réputé comme étant l'un des plus fermés au monde. Enclavé entre deux géants – au nord la Chine, surmontée de sa haute chaîne du Tibet, et au sud l'Inde, couverte de jungles épaisses –, le « royaume du Dragon », d'une superficie de 46 500 kilomètres carrés (300 km dans sa plus grande longueur est-ouest et 170 kilomètres dans le sens nord-sud), résiste aux pressions des deux superpuissances tel un bastion accroché à l'est de l'Himalaya.

Le vieux royaume reconnu comme État souverain et membre de l'Organisation des Nations Unies (ONU) en 1971 est resté un pays totalement fermé aux étrangers jusqu'en 1974, date de couronnement du quatrième roi, Jigme Singye Wangchuck. Tournant le dos à la Chine et préoccupé par la menace indienne récurrente (le Sikkim, ancien royaume bouddhiste indépendant, est annexé à l'Inde en 1975), le monarque a toujours considéré la protection de la souveraineté de son État comme une priorité.

Avec l'ouverture mesurée des frontières, le souverain envisage un vaste plan de modernisation et de développement économique qui repose à compter de 1974 sur le concept inattendu de « bonheur national brut » (BNB)

Au Bhoutan, l'idée est de définir le niveau de vie, non plus en termes quantitatifs et monétaires, mais en prenant davantage en compte les dimensions psychologiques des populations. Le roi souhaite bâtir une économie qui serve le pays tout en reposant fondamentalement sur des valeurs spirituelles bouddhistes.

Le Bhoutan dispose d'un environnement naturel privilégié et préservé. Le pays jouit d'une grande diversité de paysages, qui s'étagent de la jungle inhospitalière au sud jusqu'aux sommets enneigés au nord, culminant à plus de 7000 mètres. Dans cet ensemble dominant différentes formes de forêts : depuis la forêt tropicale sur l'étroite bordure sud du pays qui touche le nord de la plaine indo-gangétique jusqu'à la forêt alpine dans le Grand Himalaya vers le nord, en passant par les divers types de forêt subtropicale à feuilles caduques et de forêt tempérée et subalpine mixte de conifères et de feuillus, qui hébergent entre autres des massifs impressionnants de rhododendrons (50 espèces différentes) ou encore

des plantes médicinales. Au creux des vallées sont cultivées, en terrasses, des céréales (riz, blé, orge et sarrasin), qui ont longtemps assuré l'autosuffisance alimentaire des populations.

Près de 70 % du royaume montagnard est recouvert de végétation naturelle.

Dès 1993, le gouvernement s'est engagé dans un programme de préservation avec le concours de l'organisation internationale World Wildlife Fund (WWF), installée à Thimphu.

Le Bhoutan possède ainsi 10 913 kilomètres carrés environ de réserves naturelles, sans compter les « couloirs biologiques » qui relient les différents espaces et qui constituent 9 % de la superficie totale (3804 km²), soit le pourcentage le plus élevé d'espaces protégés en Asie.

Neuf territoires (illustration 6) ont été délimités et classés dans ce label, ce qui recouvre 26,23 % de la superficie totale. Les réserves très contrastées abritent plus de 770 espèces d'oiseaux et 165 familles d'animaux, dont le panda rouge et le léopard des neiges.

Dans un tel contexte, les politiques touristiques (National Environment Commission, 1998) confirment leur intérêt pour l'écotourisme : Le tourisme durable est compris ici comme un moyen de promouvoir l'industrie touristique tout en préservant la culture, l'environnement et le style de vie traditionnel . Perçu comme une niche porteuse, l'écotourisme doit désormais s'inscrire dans la stratégie nationale, tout en anticipant les effets négatifs.

2. Le tourisme durable au Kérala

Il peut se définir comme impliquant un développement raisonné, qui associe les acteurs du tourisme, publics et privés, les ONG et les populations locales. Il doit contribuer à un développement local grâce à un partage équitable des bénéfices et des charges créés par le tourisme. Il doit favoriser le rapprochement et la paix entre les peuples, et faire prendre conscience de la diversité des cultures et des modes de vie. Il doit être respectueux de l'environnement (gestion des déchets, réduction de la pollution). Lors de l'assemblée générale de l'Organisation mondiale du tourisme en 1999 à Santiago (Chili), le Code mondial d'éthique du tourisme a été promulgué. Il définit des règles générales adressées aux gouvernements des foyers émetteurs et récepteurs de l'activité touristique, aux acteurs du tourisme publics et privés et aux touristes eux-mêmes.

Kumarakom est un petit village tranquille sur les berges du lac Vembanad, le plus grand lac du Kerala. On y trouve la [réserve ornithologique de Kumarakom](#), qui abrite différentes espèces d'oiseaux, notamment des coucous et des grues de Sibérie. L'agriculture et la pêche constituent les principales sources de revenus des villageois. En 2007, le village de Kumarakom a été officiellement distingué comme le premier site en Inde à mettre en œuvre une démarche de tourisme responsable. La population locale a identifié de nouvelles opportunités touristiques. Les propriétaires de maisons, les artisans, ainsi que les villageois exerçant des métiers traditionnels se sont réunis et ont ouvert leurs portes aux touristes. Au Kerala, 17 000 entités enregistrées auprès de la Mission RT font travailler 100 000 personnes au service du tourisme responsable. Cumulés, leurs revenus se sont élevés à deux millions d'euros l'an dernier. Le village de Kumarakom a généré à lui seul plus d'un demi-million d'euros grâce à la vente de produits locaux. Ouvert en avril 2011, le Samridhi est sans doute le meilleur exemple de la symbiose entre les touristes et les villageois. La Mission RT a formé dix femmes à la cuisine et à la gestion d'entreprise, puis leur a prêté l'argent nécessaire pour se lancer. Le Samridhi offre également une autonomie financière aux femmes. Le restaurant sert le petit-déjeuner, le déjeuner, ainsi que le dîner et propose des

collations tout au long de la journée. Les femmes ne chôment pas, tant leurs mets sont un régal pour les papilles et les pupilles. Elles ont d'ailleurs développé leur activité et proposent désormais un service de traiteur pour les événements de la région. Les initiatives du regroupement Kerala Tourism ont été saluées par les instances internationales, à commencer par le prix Ulysse de l'Organisation Mondiale du Tourisme en 2013, plusieurs prix de la Pacific Asia Travel Association (PATA), ainsi que des distinctions nationales. En septembre 2019, Kerala Tourism a reçu trois PATA Gold awards, dont un pour le restaurant Samridhi du village de Kumarakom. Kerala Tourism prévoit aujourd'hui de mettre l'accent sur la responsabilité environnementale, en décernant des certifications écologiques aux destinations et en calculant les bilans carbone. La Mission RT annonce que le village de Kumarakom, ainsi que d'autres destinations du Kerala, n'utiliseront plus de plastique d'ici la fin de l'année. <https://fr.euronews.com/voyages/2020/01/15/le-kerala-montre-la-voie-au-tourisme-responsable-en-inde>

III. DEPASSER LES DIFFICULTES : LE TOURISME, ENTRE DEVELOPPEMENT ET TENSIONS

1. Une mise en tourisme de lieux conflictuels ou de catastrophes

⇒ L'instabilité politique du Pakistan, du Sri Lanka du Bangladesh et du Népal ont été ou sont encore des freins au développement de l'activité touristique en Asie du Sud.

Le Pakistan connaît depuis les années 1980 une instabilité majeure avec la montée de l'islamisme et le terrorisme. Le retour des talibans en Afghanistan, en 2021, a renforcé l'activisme meurtrier des talibans pakistanais. La guerre civile du Sri Lanka entre 1989 et 2009 entre les deux principales communautés du pays, Tamouls et Cinghalais a mis entre parenthèse l'économie touristique. Les révolutions récentes au Sri Lanka au Bangladesh et au Népal ont fait freiné l'arrivée des touristes étrangers.

⇒ **Mais certaines situations sont aussi propices à une mise en tourisme d'un lieu conflictuel.**

L'exemple de la frontière indo-pakistanaise est chargé de symboles

Wagah Border est un haut lieu des relations indo-pakistanaïses qui porte en lui à la fois la mémoire de la violence des massacres communautaires de 1947 et le quotidien des conflits frontaliers. Cette dimension symbolique forte est renforcée par la cérémonie quotidienne de descente des drapeaux. Gouvernements fédéraux, gouvernements régionaux, armées, partis politiques, intellectuels, associations transnationales, **investissent ce lieu pour légitimer des discours sur les relations indo-pakistanaïses.** Malgré leurs points de vue divergents, voire opposés, **ils dotent Wagah Border d'une résonance grandissante et renforcent son attractivité touristique, le dispositif étant désormais décliné dans deux autres sites.** Or, la mise en tourisme de la frontière transforme la symbolique de la cérémonie. L'agressivité des soldats devient une composition d'acteurs, le nationalisme un jeu. La théâtralisation rapproche la cérémonie du « show » et l'écarte de la guerre. Cela est renforcé par la dimension journalière, donc répétitive, de cet affrontement symbolique entre deux armées, sans vaincu et sans vainqueur, sous les acclamations d'une foule en liesse. **Dès lors, le face à face des touristes indiens et pakistanais permet d'attester de la partition et de légitimer les institutions incarnées par les deux armées et les deux drapeaux.** Il est une première étape de la reconnaissance de l'Autre, avec ses spécificités. **Cette étape est indispensable à la normalisation des relations internationales.**

Par conséquent, ce tourisme de masse, même s'il se fait autour des symboles de la nation, est un élément de pacification du lieu. Il permet de convertir un espace de conflit en un espace de conciliation. Il dépasse les débats idéologiques et instaure les conditions d'une première rencontre, certes limitée, mais réelle. De plus, il prépare le passage d'une gestion purement politique de la frontière à une gestion plus économique, en générant de nouveaux flux et de nouvelles activités.

Le dark tourisme en développement

Enfin, **le tourisme intérieur**, même lorsqu'il se fait « dark » (soit le tourisme sombre ou noir selon la traduction qui en est faite dans la littérature francophone) **peut servir au récit et à la construction nationale**, dans des pays où l'économie et le politique sont intimement liés pour l'écriture – ou la réécriture – d'un grand récit national porteur d'espoir (Folio, 2015). **En effet, la valorisation et la scénarisation de sites relatifs à la mort, à la souffrance et au macabre, peuvent être liées à des enjeux identitaires et politiques.** Il en est ainsi par exemple de la prise de possession, depuis mai 2009 – date de la fin du conflit armé à Sri Lanka – de tous **les anciens lieux (bunker, installations militaires, zones de retranchement, QG de leader des séparatistes, anciens camps de prisonniers) détenus par les LTTE (Tigres de libération de l'Eelam Tamoul) dans la partie nord de l'île.**

Les visites, extrêmement bien scénarisées, s'adressant à la fois à des publics de scolaires et des touristes nationaux, visent à inscrire ces lieux dans une narration ou un grand récit, source à la fois d'intérêts socio-économiques – le développement économique par le tourisme – et d'enjeux identitaires et politiques – l'affirmation de la fierté et de l'estime par rapport à un passé assumé. À Sri Lanka, ces pratiques s'accompagnent par la création de lieux de mémoire (musée de la guerre et autres mémoriaux particulièrement entre les villes de Mullaitivu et Kilinochchi).

⇒ Le tsunami de 2004 a particulièrement touché le Sri Lanka : dépasser le traumatisme

Le 26 décembre 2004, le Sri Lanka a été frappé par l'un des tsunamis les plus meurtriers de l'histoire. Les vagues colossales, déclenchées par un énorme tremblement de terre sous-marin, ont provoqué une destruction généralisée des communautés côtières. Des villages entiers ont été balayés et le nombre de morts s'est élevé à plus de 50 000 personnes

Nombre de grands hôtels de la côte sud ont été sérieusement endommagés, voir dévastés. Les infrastructures sont elles aussi touchées : l'unique voie ferrée qui reliait Colombo à ces plages paradisiaques est détruite. Aux Maldives, les trois quarts des hôtels sont endommagés

Le tsunami a laissé une marque indélébile dans l'histoire du pays, soulignant la nécessité d'une préparation aux catastrophes et de structures communautaires résilientes.

Situé à Telwatta, près de Bentota, **le Tsunami Memorial Museum** constitue un rappel poignant du tsunami de 2004 dans l'océan Indien, une catastrophe qui a coûté la vie à plus de 50 000 personnes rien qu'au Sri Lanka. **Ce musée offre une expérience unique, allant au-delà d'une visite traditionnelle. Il plonge les visiteurs dans la tragédie, partageant des histoires profondément personnelles sur cette zone fortement touchée.** Malgré la tristesse qu'il évoque, le musée témoigne de la résilience humaine et de l'esprit indomptable du peuple sri-lankais.

Le Tsunami Memorial Museum a été créé avec une mission cruciale : honorer les victimes et éduquer les générations futures sur la catastrophe. Il s'efforce de préserver la mémoire des personnes disparues et d'offrir un espace de réflexion

et d'apprentissage. Le musée, situé dans l'une des zones les plus durement touchées, symbolise le deuil et le souvenir collectifs. Son existence témoigne de la résilience du peuple sri-lankais et de l'importance de se souvenir de ces tragédies et d'en tirer les leçons.

Le musée compte sur les dons et le soutien des bénévoles pour maintenir ses opérations et étendre sa portée. Les visiteurs sont encouragés à contribuer, que ce soit financièrement ou par le bénévolat. Ces contributions sont essentielles au succès continu du musée et à sa capacité à soutenir la communauté.

<https://srilankatravelpages.com/fr/listing/musee-du-tsunami/>

https://www.lemonde.fr/climat/article/2025/06/25/au-pakistan-le-declin-de-la-vallee-de-la-hunza-en-a-peine-vingt-ans-tout-notre-environnement-a-change_6615697_1652612.html

2. Les défis à relever

⇒ La mauvaise image véhiculée par la pollution et la dégradation des lieux

La pollution des villes comme celle de Dehli est un réel défi urbain et touristique. L'Inde souffre d'un déficit d'image. Trop polluée, trop sale, surpeuplée, mais aussi trop dangereuse pour les femmes...

Goa, qui a survécu à quatre siècles de colonisation portugaise et à l'arrivée des hippies dans les années 1960, vit sous la menace du tourisme de masse. Le petit Etat, au sud-ouest de l'Inde, est visité chaque année par 2,5 millions de touristes, le double qu'il y a dix ans, pour une population de seulement 1,5 million d'habitants. Ses plages ont été classées par le magazine américain *National Geographic* parmi les pires de la planète.

Les vaches allongées sur le sable, sous les parasols, passe encore. Elles sont ici sacrées. Mais depuis que les bouteilles de bière et détritiques en plastique jonchent les plages - à l'exception de quelques endroits isolés -, seuls l'horizon et les couchers de soleil sont restés intacts. Ce qui vaut d'ailleurs à Goa sa réputation de destination romantique. "*Laissez votre femme redevenir votre petite amie*" ou "*Rallumez le désir !*" sont les derniers slogans trouvés par le gouvernement local pour attirer les touristes du monde entier.

Sauf que la prolifération de coliformes fécaux pourrait bien perturber les idylles promises. D'après une étude de l'Institut national océanographique, basé à Goa, le nombre de ces bactéries, potentiellement dangereuses comme la *Salmonella*, a fortement augmenté entre 2002 et 2007. "*Des concentrations plus fortes de coliformes fécaux et de bactéries pathogènes dans les eaux proches des côtes menacent l'environnement et la santé humaine*", conclut l'étude publiée en juillet dans le magazine *Ecologic Indicators*.

La baignade, à certains endroits, pourrait entraîner des maladies digestives. A l'embouchure de la rivière Mandovi, les courants charrient les eaux usées non traitées des hôtels, les rejets de pesticides utilisés par les agriculteurs dans l'arrière-pays, et les sédiments des exploitations minières voisines. La visibilité sous l'eau s'est fortement réduite. "*On ne voit plus le bout de son nez*", confirme Ajey Patil, un moniteur de plongée sous-marine. Les défenseurs de l'environnement dénoncent l'apathie des autorités locales. "*Le gouvernement veut construire un hôtel cinq étoiles tous les kilomètres alors*

qu'il n'a pas encore été capable de construire des usines de traitements d'eaux usées. Et lorsque celles-ci existent, les hôtels n'y sont même pas raccordés", s'indigne Claude Alvares, le directeur de l'ONG Goa Foundation.

La construction de plus de 2 600 hôtels a également détruit, à certains endroits, les *khazans*, un réseau ancien de canaux qui, en cas de montée du niveau de la mer, capte l'eau venue de l'océan et protège les terres de l'inondation.

L'autre pollution, invisible depuis la plage, est celle des ordures ménagères. A quelques kilomètres des côtes, les détritiques en plastique flottent dans les champs inondés par la mousson, et les tas d'ordure sont empilés en bordure des routes. *"Il est très difficile de trouver un terrain disponible pour installer un centre de traitement des ordures",* admet Swapnil Naik, le directeur du département du tourisme de l'Etat de Goa.

Les *sarpanch*, maires des villages, renâclent à s'occuper du problème. *"Ils considèrent que c'est une tâche dégradante qui ne s'accorde pas avec leur statut",* rumine un habitant, qui mène des rondes de nuit pour éviter qu'on ne jette des ordures sur les terres de son village.

Conscient des menaces qui pèsent sur l'environnement, l'Etat de Goa ne peut pas pour autant se passer de la manne financière du tourisme. Le tiers des emplois dépend de cette industrie qui génère l'équivalent de 170 millions d'euros chaque année.

L'une des solutions consiste à accueillir moins de touristes et à cibler les hauts revenus. Le pari est difficile. Car, aujourd'hui, ce sont surtout les routards qui viennent séjourner sur la côte et, plus récemment, les touristes russes ou d'Europe de l'Est qui arrivent par vols charters, au point que les menus des restaurants de Goa sont désormais traduits en russe. *"Nous voulons construire des terrains de golf et des parcs d'attraction pour attirer une clientèle haut de gamme",* confie Swapnil Naik.

Une autre solution consiste à désengorger les plages en développant le tourisme à l'intérieur des terres, notamment lors de la basse saison, pendant la mousson. Goa possède un patrimoine architectural hérité de la colonisation portugaise et des sites naturels méconnus, comme des cascades nichées au cœur des forêts. Les villageois vont recevoir des subventions pour ouvrir de petits hôtels dans ces nouveaux eldorados touristiques.

Le défenseur de l'environnement compte sur la justice, ou plutôt sa lenteur, pour freiner les ardeurs du gouvernement. *"Mon arme, ce n'est pas un revolver, mais la procédure judiciaire d'intérêt public",* annonce-t-il fièrement sous un portrait du Mahatma Gandhi. Il a ainsi bloqué la construction de tous les projets de complexe touristique depuis 2006. Claude Alvares garde la nostalgie des années 1960 : *"Le tourisme hippy, au moins, était écologique."*

https://www.lemonde.fr/planete/article/2011/08/11/en-inde-a-go-a-la-pollution-menace-le-tourisme_1558464_3244.html

⇒ Des mise en tourisme qui accentuent des inégalités

En peu d'années la physionomie de Serenity a été bouleversée à Pondichéry. Un élément qui participe à comprendre le changement économique de Serenity est le tsunami de 2004. Si les pêcheurs occupaient le foncier situé sur le littoral, après cette catastrophe, **ils ont été relogés en arrière de la plage, plus à l'intérieur du village, au sein de ce qui est**

communément appelé un *tsunami quarter*, laissant la place pour de nouvelles activités. Plus précisément, le tsunami a joué un rôle important dans le tissu urbain de Serenity au cours des vingt dernières années. Les maisons traditionnelles au toit fabriqué de palmes de cocotier tressées ont été remplacées par des habitations et des bâtiments en dur. Le front de mer a été soumis à la *No Development Zone*, une réglementation qui interdit toute construction sur le front de mer, pour des raisons de sécurité. Les familles de pêcheurs vivant dans cette zone ont donc été relogées au sein du *tsunami quarter*. Ce qui signifie, d'une part, que les pêcheurs ont perdu l'espace où ils avaient l'habitude d'ancrer leur bateau (les maisons étant auparavant tournées dos à la mer, ces bateaux étaient ancrés dans la cour arrière des logements), ainsi que leur accès direct à la mer et, d'autre part, ils ont vendu leur maison située en front de mer à bas prix à des investisseurs privés indiens originaires d'autres États, des Indiens de la diaspora et des Aurovilliens. On estime (entretien mené le 11 avril 2022 avec Devan, responsable du panchayat) que 180 à 200 familles de pêcheurs vivent au sein de ce nouveau quartier. Si dans l'ensemble le rivage reste faiblement construit, les changements dans l'usage du littoral ont été nombreux : développement de restaurants, échoppes, habitations transformées en *guesthouses* ou en locations longue durée. À l'arrière de la plage, le long de l'artère principale, mais également sur un axe parallèle au rivage, se massent plusieurs hôtels comportant jusqu'à cinq étages. Le tourisme est désormais un marqueur important (si ce n'est le marqueur le plus important) de cet espace dont la fréquentation tend à s'effectuer tout au long de l'année²², avec des intensités tout à fait remarquables lors des longues fins de semaine.

Au fur et à mesure du développement de cette station balnéaire, le panchayat s'est mobilisé au sein d'actions de valorisation en recrutant notamment une personne en charge du nettoyage des espaces publics et en normalisant les emplacements pour les échoppes. Si au cours des premières années les vendeurs ambulants (proposant cigarettes, jus de fruit et plats cuisinés) pouvaient s'installer selon leur bon vouloir sur la voie publique (sans que leur nombre soit réglementé), depuis 2020, le panchayat a financé la construction d'équipements en dur, au nombre de huit, et met tous les ans en concurrence les habitants du village par le biais d'un appel d'offres. En retour, le panchayat collecte des taxes auprès de ces nouveaux acteurs du tourisme pour financer ces opérations d'embellissement.

Au Bangladesh, Cox Bazar à la célèbre plage abrite le plus grand camp de réfugiés au monde. Un million de Rohingya, un groupe ethnique minoritaire musulman, s'y entassent depuis qu'ils ont fui massivement la Birmanie, en 2017, persécutés par le régime.

⇒ **Maintenir le tourisme pour maintenir un patrimoine ou son identité**

Le manque de financement est crucial pour l'entretien des sites. En 1996, Isabelle Milbert évoquait les faibles moyens de l'Archéological Survey of India chargé d'entretenir le patrimoine des monuments et sites archéologiques¹. De nombreux articles de journaux évoquent le délabrement en Inde de site historique. Aujourd'hui le gouvernement de Modi concentrent les financements sur les sites hindous aux dépends des sites musulmans. Le pays compte 3 686

¹ Milbert Isabelle. Les tribulations du patrimoine urbain en Inde : La conservation se heurte à la diversité des intérêts en présence. In: *Les Annales de la recherche urbaine*, N°72, 1996. Patrimoine et modernité. pp. 60-67.

monuments « protégés » mais plusieurs d'entre eux ont littéralement disparu. En cause : l'incurie, l'urbanisation et le pillage archéologique. Sous la pression démographique et foncière, les *kos minars*, tourelles de pierre qui servaient de bornes kilométriques sur les grandes routes de l'Empire moghol, sont détruites les unes après les autres. Au Tamil Nadu, dans le Sud, d'anciens temples jains aménagés dans des grottes recouvertes d'inscriptions et de fresques murales sont menacés d'effondrement par l'utilisation d'explosifs dans les exploitations minières aux alentours. Certaines reliques ou sculptures ont été modifiées lorsque les sites jains ont été transformés en temples hindous.

La crise sanitaire a, comme partout dans le monde arrêté la dynamique touristique, le Bhoutan n'a pas retrouvé sa fréquentation de 2019. Mais la crise sanitaire a eu une autre conséquence : Covid entre effondrement et nécessité pour entretenir en 2020, l'ONU constate que sans les touristes, le patrimoine naturel et culturel n'est plus entretenu, que, même dans les aires protégées, les animaux sauvages sont tués pour être consommés, puisque, le tourisme de vision ayant disparu, ils ne rapportent plus de fonds, que les écosystèmes se dégradent (« La Covid-19 et la transformation du tourisme », Note de synthèse de l'ONU, avril 2020). l'écologie souffre de la disparition des moyens d'entretenir les écosystèmes que la manne touristique apportait. Des animaux, qui ne sont plus nourris par les touristes, comme les singes dans les villes indiennes, meurent de faim et deviennent agressifs.

Farida Begum, porte-parole de l'**association des éleveurs de chevaux de Cox's Bazar**, dans la station balnéaire la plus populaire du Bangladesh, qui accueillait 2 millions de visiteurs chaque année, déplore la mort, faute de fourrage, de dizaines de chevaux qui promenaient les touristes et que les familles, souffrant elles-mêmes de la faim, n'ont plus les moyens d'entretenir. Un cheval pouvait rapporter jusqu'à 23 dollars par jour pendant la haute saison touristique. Les plus fragiles, femmes, peuples autochtones, jeunes ayant envie de sortir des emplois agricoles, précaires et pénibles, sont renvoyés à la pauvreté, car la possibilité que leur donnait le tourisme de se créer des revenus endogènes a disparu. Les emplois de substitution, destinés au marché local, se raréfient, sont très convoités, et sont moins bien rémunérés.

Sylvie Brunel

3. Le réchauffement climatique et ses conséquences

⇒ La montée du niveau de la mer

Les Maldives en première ligne Les Maldives sont constituées de 1200 îles, dont 80 % sont à moins d'un mètre au-dessus du niveau de la mer. Elles sont donc exposées à la montée des eaux, à l'érosion des côtes...

« 99 % des îles sont touchées par l'érosion, 90 % subissent des inondations », beaucoup souffrent d'intrusions d'eau salée qui contaminent la lentille d'eau douce du sous-sol et 50 % des infrastructures critiques sont en péril car situées à moins de 100 mètres de la côte. »

Le réchauffement climatique est en réalité loin d'être le seul coupable dans les problèmes que rencontrent les Maldiviens. Il exacerbe des dysfonctionnements déjà existants, liés à une urbanisation rapide portée par une forte croissance démographique et un développement touristique effréné. En 2019, plus de 500 000 habitants et 1,7 million de touristes se partageaient ce territoire de moins de 300 kilomètres carrés. Dans nombre de villes et villages, ce sont surtout les eaux usées non traitées qui contaminent le sous-sol. Les Maldives sont par ailleurs soumises au régime de

mousson : le sable se déplace à chaque saison d'une extrémité à l'autre des îles. Or, en construisant toujours plus de ports ou d'hôtels sur la côte, mais aussi des protections lourdes, on perturbe la dynamique côtière, ce qui aggrave l'érosion. La plus grande menace ne se joue pourtant pas sur terre mais au fond des océans, dans les sublimes récifs coralliens qui entourent les Maldives. Cet écosystème à la richesse extraordinaire, le septième plus vaste au monde, a subi plusieurs épisodes massifs de blanchissement, en 1998, 2010, 2014 et 2016. Cette année-là, la plus chaude jamais enregistrée à l'échelle mondiale, 60 % des coraux de l'archipel ont blanchi. Or les récifs coralliens jouent un rôle crucial dans l'archipel. Ces édifices complexes, formés d'animaux qui développent un squelette calcaire, protègent les côtes en amortissant la houle et en absorbant l'énergie des tempêtes. Ils sont à l'origine de la formation des îles – leur sable provient de l'usure des coraux – et ils continuent de les alimenter en sédiments. Enfin, ils servent d'habitats à des milliers d'espèces, dont de nombreux poissons qui constituent une part importante de l'alimentation de la population, et ils attirent les touristes, première source de richesse aux Maldives. En voulant s'adapter et se développer, les Maldives ont accru leur vulnérabilité dans une sorte de cercle vicieux dont elles ne parviennent plus à s'extraire. Partout, les côtes sont protégées par des rochers, des digues, des épis ou des tétrapodes, ces brise-lames faits de quatre pieds de ciment. « Or les îles avec un trait de côte fixé par des ouvrages lourds ne peuvent plus recevoir de sédiments et donc s'ajuster naturellement à l'élévation du niveau de la mer »

Pour mettre fin à ce cercle vicieux, les Maldives tentent une idée audacieuse : développer la première île flottante au monde. Cet ensemble de 5 000 maisons, organisées autour de pontons selon un motif ressemblant au corail, pourrait accueillir 20 000 habitants. Une ville « écologique », qui s'adapterait à la montée des eaux, « avec un prix plancher de maisons à 250 000 dollars [222 000 euros] », assure Ibrahim Riyaz, le directeur de la Maldives Floating City, un partenariat public-privé entre le gouvernement maldivien et l'entreprise néerlandaise Dutch Docklands. Les travaux pourraient débuter en janvier 2023, mais dans l'immédiat, à Malé ou dans les îles, ce projet ne suscite guère d'enthousiasme.

https://www.lemonde.fr/planete/article/2022/02/28/on-va-a-la-catastrophe-aux-maldives-la-crise-climatique-aggrave-les-ravages-de-l-urbanisation_6115493_3244.html

⇒ **La surfréquentation touristique et réchauffement climatique**

Les fortes chaleurs, les inondations, la fonte des glaciers en altitude sont autant de manifestations du changement climatique qui conduisent à la destruction des villages et fragilisent les ethnies locales. La sur fréquentation touristique met à mal les réserves d'eau des villages.

Le nord du Pakistan abrite des glaciers fragiles, des forêts menacées par la déforestation et des espèces animales en danger. La pollution et la construction non réglementée constituent des menaces croissantes pour cet écosystème unique.

Face à ces enjeux, les autorités locales ont mis en place plusieurs mesures :

Une taxe d'entrée pour les véhicules touristiques, destinée à financer la gestion des déchets et l'amélioration des infrastructures.

Une augmentation significative des frais d'accès aux sommets du pays, notamment le K2. Cependant, cette hausse de 300 % a été suspendue par la justice pakistanaise en raison de son impact négatif sur le tourisme hivernal.

⇒ Les moyens sont moins importants pour l'entretien des sites archéologiques et des monuments.

L'Archeological Survey of India a la charge d'un ensemble de monuments et de sites archéologiques d'importance nationale, qui sont de l'ordre de 5 000. Environ 4 000 autres sites se trouvent sous la responsabilité des États. Mais ces chiffres semblent bien faibles en comparaison avec la Grande-Bretagne, qui a recensé 500 000 bâtiments classés, dont 30 000 considérés comme d'importance majeure sur un territoire de la taille comparable à l'État d'Uttar-Pradesh, qui n'a classé que 863 bâtiments, dont 91 monuments protégés par l'État.

Aujourd'hui, l'Archeological Survey of India, disposant de financements très réduits, centralisée et isolée par rapport aux autres acteurs de la conservation, voit son action limitée aux monuments déclarés d'importance nationale. Elle suit strictement les principes de conservation instaurés par Marshall, mais, de par la loi (*Ancient Monuments and Archeological Sites and Remains Act*, 1958) et de par son histoire, il paraît difficile d'étendre sa responsabilité en prenant en compte le concept plus large de secteur sauvegardé. Dès lors, l'architecture traditionnelle, les quartiers anciens ou tout autre élément susceptible d'être « patrimonialisé » sont condamnés à rester livrés à eux-mêmes. Soit l'entretien par les occupants ou propriétaires est encore assuré, au nom d'une logique personnelle ou communautaire, soit, malgré la reconnaissance de ce patrimoine par une minorité, il est condamné à disparaître.